



LETTRES
DE
M. DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

LETTRES
SUR
L'ESPAGNE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE



DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

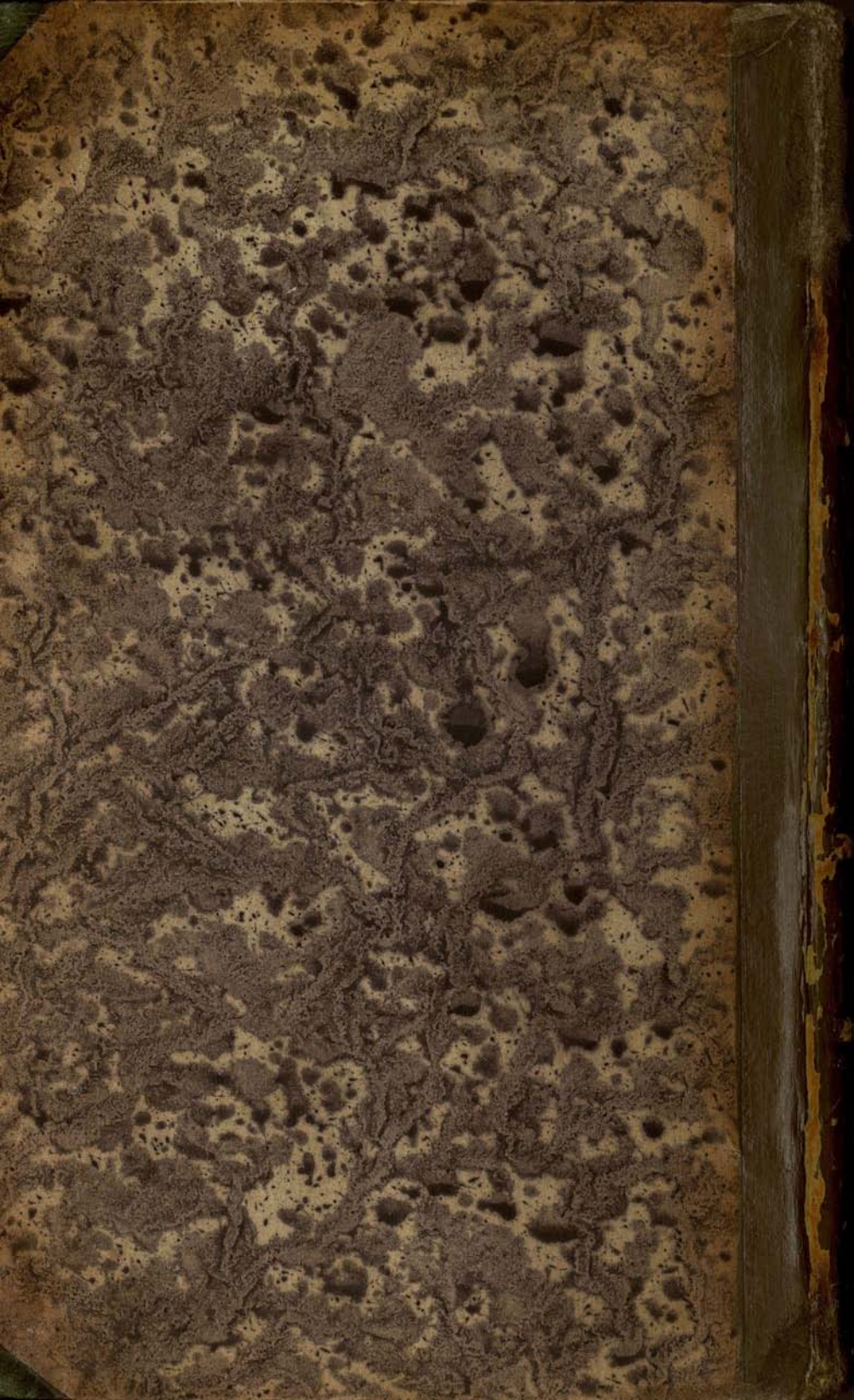
DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

DE
MONTAIGNE
A
M. DE
COURVAISSE

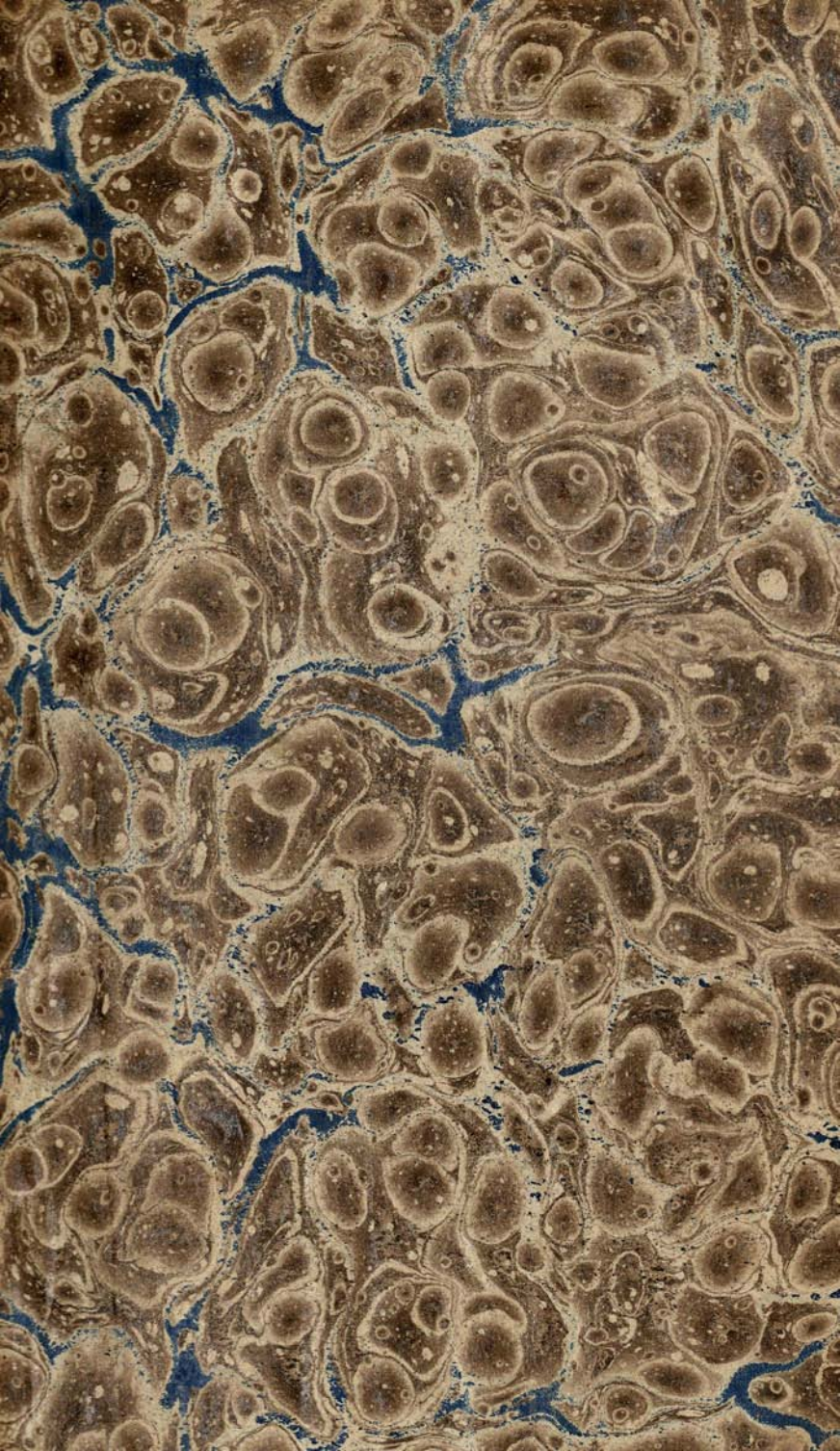
1

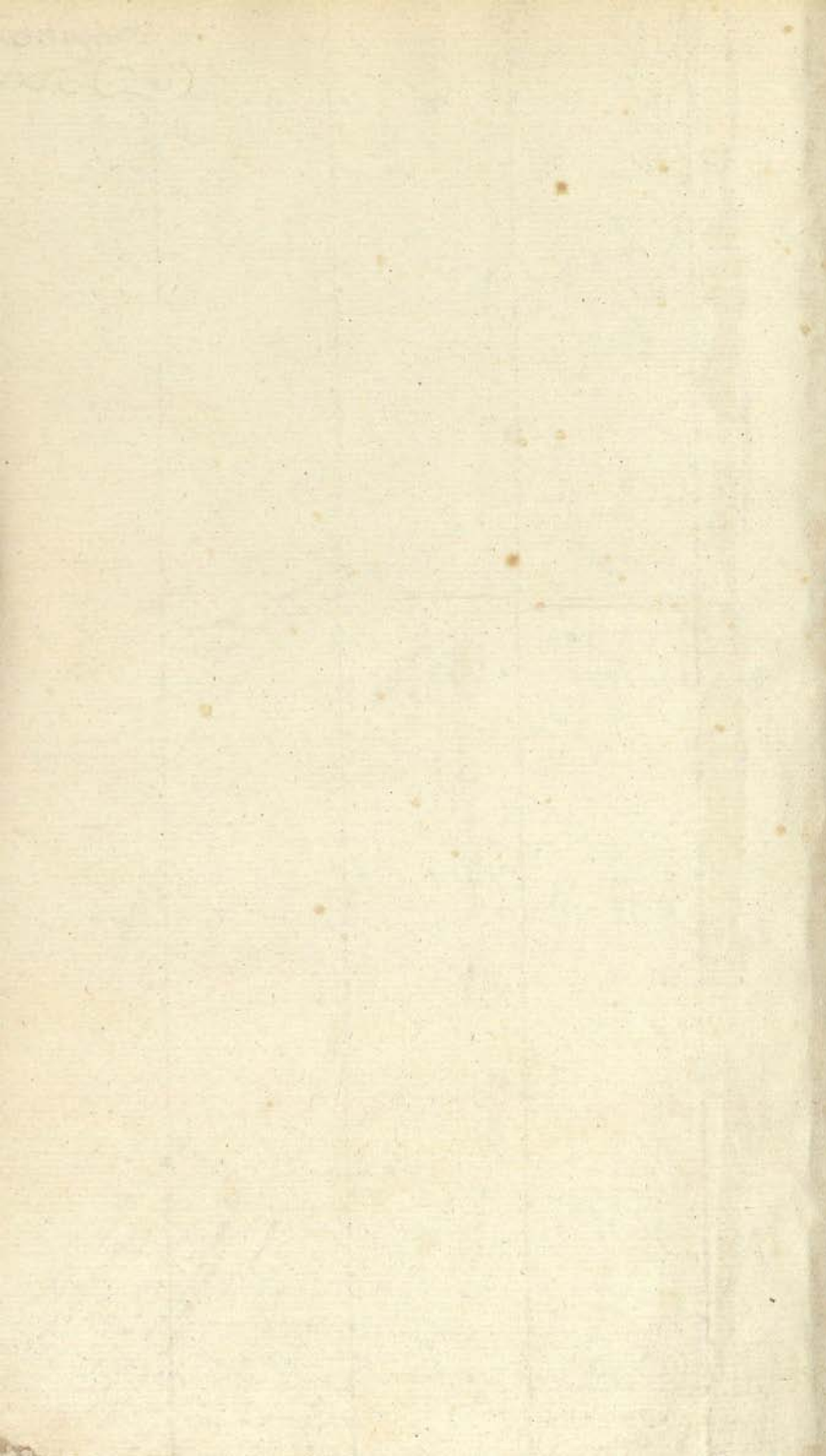




**J. M.
ANDRÉ**

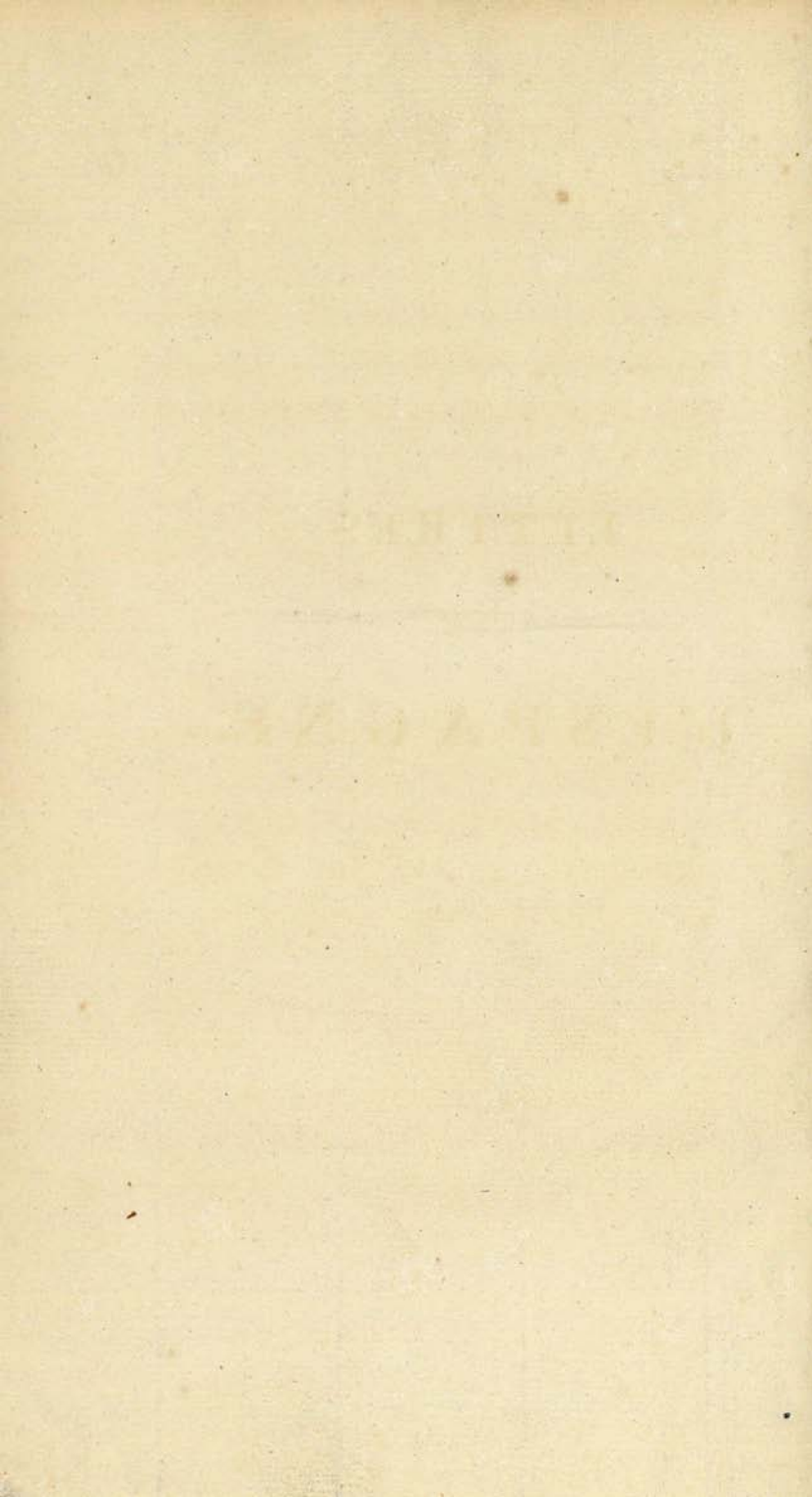
**EX-
LIBRIS**





LETTERS

MISSISSIPPI



A-2990/1

^R
143245

LETTRES

SUR

L'ESPAGNE.

LETTERS

FOR

ESPAGNE. ⑥

LETTRES
SUR L'ESPAGNE,

OU

ESSAI

SUR LES MOEURS, LES USAGES

ET

LA LITTÉRATURE DE CE ROYAUME,

Par FEU LA DIXMERIE;

Précédé d'un Éloge de l'Auteur, et suivi d'un Précis sur
les formes judiciaires de l'Inquisition, par C. P.;

AUGMENTÉ D'UNE ANECDOTE ESPAGNOLE ET
DE PIÈCES FUGITIVES,

PAR M^{ME}. FANNY DE BEAUHARNAIS.

~~~~~  
TOME PREMIER.  
~~~~~

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ÉCONOMIQUE,
Rue de la Harpe, N^o. 94, ancien Collège d'Harcourt.

=====
1809.

LETTERS
SUR LES ÉPIGRAMES

ESSAI

DE LA POÉSIE ÉPIGRAMMATIQUE

PAR M. LA BAYLE



À PARIS

1809

PRÉFACE.

LA DIXMERIE fut un homme de lettres aussi estimé qu'estimable ; il a laissé beaucoup d'ouvrages , et peu de renommée ; mais si son nom n'est pas gravé en lettres de feu au temple de mémoire , il l'est en caractères ineffaçables dans le cœur de ses amis. J'eus le bonheur de le connaître en 1776 , et je fus lié avec lui jusqu'à l'époque de sa mort , qui arriva en 1791.

Mais, puisque j'ai fait un éloge étendu de la Dixmerie , qu'on trouvera à la suite de cette préface , à quoi me servirait de parler ici longuement de ses ouvrages et de sa personne ?

La Dixmerie fut le principal collaborateur d'un journal intitulé : *l'Espagne Littéraire* , imprimé chez Lacombe , rue Christine , en 1774 : ce journal paraissait tous les mois , à des

époques fixes, chez ledit Lacombe ; il renfermait des observations sur les mœurs, les usages, et principalement sur la littérature de l'Espagne. La Dixmerie, peu de jours avant que de mourir, me pria d'extraire de ce journal tous les articles qu'il y avait insérés, tous les articles qui étaient véritablement de lui, et il me les désigna, par des notes marginales, sur l'exemplaire, en quatre volumes *in-12*, qu'il me confia, et qui est le seul que je possède.

Les volontés d'un mourant sont sacrées ; en conséquence, je m'empressai d'obéir à celles de mon ami la Dixmerie, et la chose n'était pas bien difficile. Là, je copiai, mot à mot, les articles indiqués ; ici, je fis des retranchemens ; plus loin, des augmentations : enfin, il résulta de mon travail, que la Dixmerie, et moi, fûmes, à peu près, les auteurs du même ouvrage. Si toute-

fois cet ouvrage doit rapporter un peu de gloire , c'est à la Dixmerie seul qu'elle est due toute entière. La Dixmerie a vu , observé , comparé , et je n'ai fait que compiler : la Dixmerie est un ouvrier , et je ne suis qu'un metteur-en-œuvre.....

Peut-être faudrait-il , en publiant un ouvrage sur l'Espagne , que je parlasse de ceux qu'on a déjà publiés sur cette matière , avant et après la publication de l'ouvrage de la Dixmerie ; mais que pourrais-je dire , à ce sujet , qui ne soit déjà connu de tout le monde ? Parlerai-je du père Labat , voyageur célèbre , à la vérité , mais aussi menteur , sur certains articles , qu'un voyageur puisse l'être ? Du père Labat , qui parcourt les maisons des particuliers , qui dévoile tout ce qui se passe dans leur intérieur , et principalement dans les cuisines , et qui ne dit rien de ce qui se passe sur les places publiques ? Du

père Labat, qui n'ignore rien de ce que font les grands et leurs cuisiniers, et qui paraît ignorer tout ce que le peuple peut faire? Parlerai-je du père de Livoi, autre moine, qui ne dit que ce qu'il a vu dans les couvens, dans les églises, dans les oratoires, et dont les deux volumes *in-12*, imprimés avec permission du révérend père inquisiteur, ne sont guères qu'une fastidieuse nomenclature d'*ex voto*, d'*agnus Dei*, de *statues*, de *tableaux religieux*, etc... nomenclature bien faite pour plaire à des Barnabites (le père de Livoi était Barnabite), mais très-peu digne d'attirer les regards du philosophe?

Parlerai-je de Colménar, auteur de quatre gros volumes *in-4°*, intitulés: *Annales d'Espagne et de Portugal*, et, peut-être, d'un autre ouvrage qu'on lui attribue, et qui est intitulé: *les Délices de l'Espagne*? Colménar, dans ses *annales*, indique assez bien les faits rela-

tifs à l'histoire de ces deux grands royaumes ; il est précis dans ses dates, et exact dans ses descriptions ; mais il travaille souvent d'après des mémoires infidèles ; il cite souvent , et avec une diffusion insupportable , des passages d'auteurs inconnus , qui finissent par endormir le lecteur. Vous remontez au déluge , illustre Colménar ; vous vous épuisez en conjectures pour me prouver que Tubal , cinquième fils de Japhet , fut le véritable fondateur des Espagnes. Que m'importent Japhet et son cinquième fils Tubal ? *au fait, historien ; au fait.* Mais on attribue à Colménar *les Délices de l'Espagne* , ajoutera le lecteur. Il y a certes de belles gravures dans *les Délices de l'Espagne* ; mais , des gravures suffisent-elles pour faire les délices du lecteur ? Laissons-là le pesant et lourd Colménar , et passons à des Lettres sur l'Espagne , qui ont paru il y a environ cent ans , et qui

*

sont intitulées : *Lettres d'une dame Anglaise, à une de ses amies, à Paris.* Les uns attribuent ces Lettres à madame d'Aulnoi, aussi célèbre par ses Contes des Fées, que Lafontaine le fut par les siens. D'autres veulent que ces Lettres soient de madame Dunoyer, célèbre par un ouvrage de ce genre, et, surtout, par les liaisons de mademoiselle sa fille avec l'immortel Voltaire.

Qui fut, en effet, le véritable auteur de ces Lettres ?

C'est une question que je laisse aux érudits à résoudre. Quoi qu'il en soit, il me semble que les *Lettres d'une dame prétendue anglaise*, n'ont pu être écrites que par une dame française qui avait bien vu et bien observé la cour d'Espagne, de ce temps-là; car la cour d'Espagne, de ce temps-là, y est peinte avec beaucoup de vérité, de vivacité, de grâce, et même avec cette incohérence de style, cette négligence

et cette légèreté insoucianté qui supposent une femme aimable , laquelle n'a jamais eu la prétention d'être auteur. Cette dame , prétendue anglaise, ne parle guères que des aventures d'amour qui ont eu lieu à la cour d'Espagne ; elle suit les amans à la promenade du Prado , dans les magnifiques et interminables allées du jardin de l'Escurial , d'Arenjuez , de St.-Ildéphonse : elle rapporte des billets doux surpris par des duegnes infidelles , ou par des maris jaloux ; quelquefois elle en cite des fragmens ; quelquefois aussi elle peint deux rivaux furieux , allant se battre à *Buon-Ritiro* , pour une belle dame qui les trompe l'un et l'autre. Enfin, les Lettres d'une dame *prétendue anglaise* sont agréables à lire ; mais elles ne disent que peu de chose sur les mœurs , les usages et la littérature d'Espagne. La dame , auteur de ces Lettres, semble les écrire avec une

plume tirée des aîles de l'amour, et n'emprunte jamais, ou presque jamais, le burin de l'impérissable histoire.

J'ai parlé des ouvrages de deux moines, les pères de Livoi et Labat, qui ont écrit sur l'Espagne; parlerai-je maintenant de l'ouvrage d'un troisième moine, qui a écrit aussi sur l'Espagne? Oui, certes, j'en parlerai. Ce troisième moine est le père Caïmo, de Lombardie. Lorsque son ouvrage parut, il fut traduit sur-le-champ en français, et ne fit, en France, que peu de sensation; mais, à peine arrivé en Espagne, on lui refusa le droit de cité, l'hospitalité même: le grand inquisiteur fit brûler tous les exemplaires qui tombèrent sous les mains de ses familiers; il poussa plus loin sa colère, ne pouvant faire brûler l'auteur, qui avait été obligé de se cacher, il voulut faire brûler son livre, en Italie comme en France, et ne put parvenir à ses fins dans aucun

de ces deux pays. Le moine Lombard Caïmo a écrit son voyage en fort bon italien. Le style du P. Caïmo est élégant, clair et correct ; et son traducteur l'a rendu en style incorrect et barbare. Voici toutefois , ce que les Français peuvent apercevoir dans l'ouvrage du père Caïmo. Le père Caïmo parcourt le domaine des beaux-arts en véritable souverain ; il est né Italien , et l'on voit qu'il connaît à fond l'architecture , la peinture , la sculpture , la gravure et même la poésie ; mais il fait , quelquefois , d'heureuses excursions dans le domaine de la philosophie , et voilà ce qui dut nécessairement le brouiller avec le grand-maître de la Sainte-Hermandad. Un moine philosophe ! quelle horreur !

L'abbé *Pons* , autre auteur d'un *Voyage en Espagne* , et né en Espagne lui-même , s'accorde avec le père Caïmo , pour tout ce qui tient aux beaux-

arts ; il s'accorde même avec lui , pour tout ce qui tient à la philosophie ; c'est-à-dire , à l'amour de la sagesse , de l'honneur et de la justice. S'il y a des préjugés parmi nous , dit-il au père Caïmo , il y en a encore plus dans votre patrie , et j'en suis fâché pour l'une et l'autre. Parler et écrire de la sorte , quel scandale ! Ces deux écrivains sur l'Espagne , quoique prêtres l'un et l'autre , auraient bien dû , l'un et l'autre , faire en Espagne les honneurs d'un bel auto-da-fé. Oh ! que n'ai-je été inquisiteur de leur temps ?

Quant à M. de Silhouette , il était fort jeune lorsqu'il publia son *Voyage en Espagne* , et je serais bien fâché qu'on l'eût brûlé pour si peu de chose. M. de Silhouette fit son Voyage en 1729 ; il devint , quelque temps après , contrôleur-général des finances , et je suis bien fâché d'être obligé de le contrôler. Son voyage dura trois mois ; mais

en trois mois que peut-on apprendre ? Il paraît d'ailleurs que M. de Silhouette attachait fort peu de prix à son *Voyage en Espagne* ; car il l'a publié sous l'anonyme, et n'ena jamais parlé dans ses autres ouvrages. C'est moins un voyage qu'un journal.

Le voyage de M. de Silhouette en Angleterre a été plus fructueux pour nous que son voyage en Espagne ; car il nous a rapporté d'Angleterre une excellente traduction de *l'Essai sur l'homme, de Pope*, accompagnée d'une bonne préface et d'excellentes observations.

Passons à M. Barette, puisque nous parlons de l'Angleterre. M. Barette a composé, en anglais, plusieurs Voyages, et entr'autres celui d'Espagne : comme il écrivait à Londres, pays où régnaient alors un peu de liberté, il y a réellement quelques idées libérales dans son ouvrage ; il y a même des tableaux

extrêmement variés , et un désordre qui , sans être un effet de l'art , plaît beaucoup au premier abord : il peint une procession à côté d'une danse villageoise , un temple dédié à Vénus à côté d'une église dédiée à la Vierge ; et mêlant le sacré et le profane , au moment où il nous fait pleurer sur le sort de son intéressante Pauline , il nous fait rire aux dépens de certains usages religieux dont je me garderai bien de parler ici ; car , grâce à notre Grand Napoléon , l'inquisition n'existe plus en Espagne , et je pense qu'il ne faut pas battre les gens à terre.

Feu le président Dupati , mon ancien ami , a fait , en forme de lettres , un *Voyage d'Italie* extrêmement agréable à la lecture ; il y règne des descriptions brillantes et des phrases à la Montesquieu ; mais le style en est recherché , et maniéré même ; mais il y a de l'affectation et même de l'afféterie. Le

Voyage de Baretti a les défauts contraires ; Baretti adressait à ses frères ses Lettres descriptives ; il écrivait à la fois *currente calamo* , et *currente rota* ; et comme on ne se gêne point avec ses parens , il règne dans ces Lettres un dévergondage d'imagination , un abandon de style , et un désordre de pensées qui leur prêtent, je le répète, un charme extraordinaire. Les Lettres de Dupati sont celles d'un académicien ; celles de Baretti sont d'un voyageur véritable ; et le lecteur préférera , presque toujours ; ces dernières.

Il ne faut pas croire cependant que le président Dupati ait écrit ses Lettres d'imagination, et qu'il n'ait point voyagé en Italie ; c'est sur les lieux même que Dupati a décrit les lieux. Dupati ne ressemble point à un certain marquis de Langle , qui a fait un *Voyage en Espagne* sans sortir de son cabinet ; ce marquis de Langle était un homme

bien singulier ; je ne veux point attaquer sa mémoire , puisqu'il vient de mourir ; je respecte l'homme , et ne parle que de l'auteur. Je dirai donc que ce marquis de Langle , bon gentilhomme , disait-on , mais gentilhomme ruiné , vivait bien plus sur les ouvrages qu'il devait faire , que sur ceux qu'il avait faits.

Son *Voyage d'Espagne* , quoiqu'il n'eût jamais vu l'Espagne , ayant eu quelque succès , il venait chez vous , un prospectus et une souscription à la main , vous prier de souscrire pour son voyage de Suisse , d'Allemagne , de Russie , de Turquie , etc..... Vous souscriviez , et il emportait votre argent , en disant que cela lui servirait pour payer les frais de la poste. C'est voyager à bon marché , que de voyager de la sorte ; mais chacun a sa manière , et je ne blâme personne.

Le *Voyage en Espagne* du marquis

de Langle , n'est autre chose qu'un recueil de notes , quelquefois vives , quelquefois ingénieuses , et le plus souvent niaises et insignifiantes. Le marquis de Langle est une sauterelle qui s'élève quelquefois heureusement , et qui finit par se perdre au milieu des chardons et des pavots. Quoique le marquis de l'Angle allât souvent à la messe , il s'est moqué de la messe dans son Voyage , et même un peu de l'inquisition ; et quoique son *Voyage en Espagne* n'en valût pas trop la peine , il a été réfuté par un autre *Voyage en Espagne*, gros volume in-8°. de cinq cents pages , voyage fait par un bon prêtre , qui a les meilleures intentions , et qui réfute , presque mot à mot , toutes les impiétés du marquis de Langle. Le marquis de Langle , voyant qu'on lui répondait par un gros volume , répliqua , à son tour , par un gros volume ; il donna une nouvelle édition

de son *Voyage en Espagne*, retouché, corrigé et considérablement augmenté : cette nouvelle édition tomba entre les mains des rédacteurs du journal de l'Empire, qui s'en moquèrent agréablement ; et le marquis de Langle, prenant la chose au tragique, fit une réponse très-sévère, dont tout le monde se moqua ; et M. le marquis de Langle eut la bonhomie de mourir de chagrin, de ce qu'on avait ri à ses dépens dans le journal de l'Empire, et de ce qu'on s'était moqué de sa réponse à messieurs les rédacteurs du journal de l'Empire.

Comme je tâche d'être court et précis dans les divers jugemens que je porte, sur les divers *Voyages d'Espagne*, je suis réellement honteux d'avoir parlé si long-temps de celui du marquis de Langle.

Passons vîte à un autre article plus intéressant.

Il a paru , en 1782 , un ouvrage en trois volumes in-8°. , intitulé : *Nouveau Voyage en Espagne , fait en 1777 et 1778 ; à Londres , chez Esmlly , dans le Strand ; et à Paris , chez Théophile Barrois*. Ce Voyage , qui ne porte aucune espèce d'approbation , pas même celle du grand - inquisiteur , est écrit négligemment , comme doivent être écrits tous les Voyages ; c'est-à-dire , avec une liberté noble , avec une franchise estimable , et sur-tout avec une grande naïveté. L'auteur est tellement rempli de toutes ces qualités , qu'on dirait qu'il a écrit sur les lieux mêmes tout ce qu'il a vu , et tout ce qu'il a entendu. Si j'étais un charlatan , je ne ferais point l'éloge de ce Voyage anonyme ; car mon ami la Dixmerie paraît y avoir puisé quelquefois , non pas des phrases entières , mais des phrases qu'il a arrangées à sa manière ; non pas des idées complètes , mais des germes

d'idées qu'il a développés , et que même il a embellis.

Quel est l'auteur de ce nouveau Voyage, fait en 1777 et en 1778 ? c'est ce que j'ignore ; mais le lecteur m'obligera beaucoup s'il peut me le faire connaître.

Si l'auteur anonyme de ce Voyage anonyme n'est connu de personne, M. Bourgoïn est connu de tout le monde. M. Bourgoïn a été long-temps ambassadeur de France en Espagne, et son Voyage, de l'aveu de tout le monde, est le meilleur que nous ayons. Sagesse, bonté, amabilité, fidélité, exactitude, tout se trouve dans ce Voyage. Il serait ridicule d'en faire l'éloge ou la critique, car il est au-dessus de la critique et de l'éloge.

M. Alexandre de la Borde a voulu marcher sur les pas de M. Bourgoïn ; et certes il y a marché, et il y marche encore d'une manière bien glorieuse.

Mais, que fait M. Alexandre de la Borde? Une entreprise immense ; c'est-à-dire , la description de tous les monumens des arts qui existent en Espagne. M. Alexandre de la Borde parlera de tout ce qui intéresse l'Espagne ; il parlera du gouvernement , des lois, des usages , des coutumes , etc..... Il a peint l'Espagne en grand , et la Dixmerie et moi n'avons fait que la peindre en miniature. On croit , d'après cette dernière phrase , que ma préface est finie ? Eh bien , on se trompe ; j'ai dit plus haut qu'il ne fallait pas battre les gens à terre , en parlant de l'inquisition ; et je me glorifie de cette phrase.

Mais, en 1783 , c'est-à-dire long-temps avant que l'inquisition fût détruite en Espagne , long-temps avant le règne du Grand Napoléon , j'avais publié une Epître à *l'Inquisidor Mor* , précédée d'un précis sur les formes

judiciaires de l'inquisition ; et comme le bon la Dixmerie n'a point osé trop parler de l'inquisition , dans son *Espagne littéraire* , je donne ce précis , et cette faible Épître , comme complément de son ouvrage.

C.....P.....

ÉLOGE

ÉLOGE
DE
LA DIXMERIE,

PRONONCÉ à la séance publique de la
Société nationale des Neuf-Sœurs, le
22 janvier 1792.

MESSIEURS,

LA DIXMERIE était membre de cette Société; la Dixmerie vient de mourir, et vous m'ordonnez de jeter quelques fleurs sur sa tombe. Cette Société, Messieurs, existe depuis environ seize années: nommée d'abord *Loge Maçonnique des Neuf-Sœurs*, elle fleurit sous les auspices de l'égalité, de la fraternité et de la concorde; mais il fallait subir les épreuves de l'initiation pour être introduit à ses mystères. Dégagée bientôt de ses entraves religieuses, elle tint ses séances au grand jour; il ne faut plus de profession de foi pour y être admis, plus d'ablutions, plus de cérémonies secrètes et épuratoires; et les prêtres d'Isis sont devenus, avec le temps, les apôtres de la littérature.

Tant que la loge des Neuf-Sœurs exigea de ses membres une espèce de culte clandestin et sacré, la Dixmerie fut un de ses plus ardens néophites, et sa

ferveur ne se ralentit point lorsque le temple de la maçonnerie ne conserva de ses institutions primitives que son amour pour les sciences et son zèle pour les beaux arts. Il est peu de grands hommes de ce siècle qui n'aient honoré ce temple de leur présence, et que leur entrée dans ce temple n'ait honorés. J'ai vu Voltaire, le grand Voltaire, y entrer au bruit des applaudissemens et des respects, qui pleuvaient, pour ainsi dire, à l'envi sur sa tête plus qu'octogénaire. J'ai vu un autre vieillard, non moins recommandable, y tenir le sceptre de président et rappeler les sages de la Grèce, qui ne régnaient sur la multitude que par l'ascendant de leurs vertus et la supériorité de leurs lumières. Ce vieillard était Francklin, homme illustre à plus d'un titre, homme que son génie a mis à la tête de deux révolutions, celle de la liberté de son pays, et celle des sciences du nôtre. Ces deux grands hommes ne sont plus, et je me souviens encore du jour, où la renommée venant nous annoncer la mort de Voltaire, la société des Neuf-Sœurs ordonna à la Dixmerie de faire son éloge et de remplir le vœu des neuf divinités qui, toutes les yeux en pleurs, demandaient à être consolées de leur veuvage. La Dixmerie se courba avec modestie sous la loi qu'on lui imposait, et l'éclat du fardeau lui en fit un moment oublier la charge. Qui m'eût dit alors que, douze ou treize années après, on m'ordonnerait à moi-même de faire l'éloge de la Dixmerie? Les sentimens qui l'animaient à cette époque ont passé tout entiers dans mon cœur. La Dixmerie ne crut pas avoir assez de talent pour louer dignement Voltaire; dois-je croire qu'il m'en reste assez pour louer dignement la Dixmerie? La tâche n'est point la

même , me dira-t-on peut-être ; il existe entre la Dixmerie et Voltaire des différences qui sont toutes à l'avantage de ce dernier , et il faut monter bien moins pour s'élever à la hauteur de la Dixmerie que pour atteindre à celle de Voltaire. J'en conviens ; mais il existe aussi entre la Dixmerie et moi des différences qui ne sont pas à mon avantage , et je ne ressemble pas mal , en ce moment , à l'écolier qui va peindre son maître. Cette idée devrait m'effrayer et m'empêcher sans doute de me soumettre à votre demande ; mais je ne sais point être rebelle quand il ne s'agit que de moi , et la conviction intime où je suis de ma faiblesse , me fait espérer que vous voudrez bien ne pas vous en souvenir vous-même.

NICOLAS BRICAIRE DE LA DIXMERIE , naquit à la Motte d'Attencourt , en Champagne , de parens honnêtes , mais peu riches , qui lui donnèrent plus d'éducation que de fortune , et qui songèrent moins à l'avancer dans le monde qu'à orner son esprit de connaissances solides. Il n'est peut-être pas inutile de dire que la nature fut envers lui plus libérale ; et les trésors physiques qu'il en avait reçus pouvaient le dédommager de l'absence des trésors pécuniaires. La taille de la Dixmerie était fort au-dessus de la taille moyenne ; il avait près de six pieds , il était fait en proportion , et doué d'une figure imposante et régulière ; il présentait dans sa stature un mélange des qualités divines de l'Apollon du Belvédère et des forces non moins célestes du Dieu de la guerre , et de l'Hercule Farnèse. La Dixmerie , enfin , était ce qu'on appelle communément un très-bel homme , et ce n'est

point pour lui en faire un mérite que je vous arrête sur ces qualités du hasard , mais pour rehausser , par le contraste , celles qu'il ne devait qu'à lui-même. Arrivé à Paris , encore adolescent , il aurait pu tirer un grand parti de ces avantages dont l'avait doué la nature ; mais né dans le même pays que le bon Lafontaine , on verra dans le cours de cet éloge que cette ressemblance ne fut point la seule qu'il eut avec lui.

Au lieu de faire sa cour aux grands , au lieu de se mettre en valeur auprès des gens du monde , pour me servir d'une expression long-temps usitée , la Dixmerie chercha des amis parmi les savans et les gens de lettres ; la Dixmerie vécut modestement au milieu d'eux , et ne fréquenta guères que les muses. La Dixmerie , comme il le dit lui-même ,

Trouva doux de borner ses vœux
A n'être rien pour être heureux.

La société des muses est , sans doute , fort agréable ; mais elle est peu lucrative , et l'on sait depuis long-temps que le Pactole et le Parnasse ne roulent point de compagnie. La Dixmerie cependant ayant quelques lettres de recommandation pour M. de Saint-Florentin , qui alors gouvernait la France , non pas tout-à-fait avec un sceptre de fer , mais avec des lettres de cachet , ce qui est à peu près la même chose ; la Dixmerie , long-temps après son arrivée à Paris , se souvint qu'il avait un voyage à faire à Versailles , et il alla y présenter au petit bacha de Louis XV ces vieilles lettres de recommandation , qui , ayant perdu leur fraîcheur , avaient perdu beaucoup de leur prix. On pria le St.-Florentin , dans ces lettres , de procurer quelque place ou

quelque pension au jeune la Dixmerie. On vantait, selon l'usage, les bonnes mœurs de ce dernier, sa douceur et sa capacité même; on en faisait le portrait le plus flatteur. Le ministre les lut avec assez d'indifférence, et dit, selon l'usage, au jeune la Dixmerie, qu'il n'y avait en ce moment, ni pension, ni place vacantes, mais il l'assura qu'il le prenait sous sa protection; et voilà le jeune la Dixmerie s'en retournant à Paris avec le titre de protégé de M. de Saint-Florentin, pour toute fortune.

Ce titre qu'un autre homme aurait brigué et dont la Dixmerie s'embarrassait peu, ne lui fut pas tout-à-fait inutile; il lui procura la connaissance d'une certaine madame Sabatin, qu'il suffit de nommer pour la faire connaître, et celle du chevalier d'Arc, beaucoup plus avantageusement connu que madame Sabatin. Ce chevalier d'Arc était à-la-fois un courtisan et un philosophe, un homme de lettres et un homme de plaisir; il a laissé quelques ouvrages qui annoncent l'amour de la vertu, et ses actions furent presque toutes dirigées par le penchant au vice. Ses ouvrages prêchent en général les bonnes mœurs; et sa conduite, en contradiction avec ses ouvrages, prêcha long-temps le contraire. Lié avec madame Sabatin par les nœuds secrets du libertinage, il gouvernait cette madame Sabatin qui gouvernait le Saint-Florentin, lequel gouvernait la France, comme je viens de le dire. La Dixmerie aurait, à son tour, gouverné, s'il avait voulu se charger de quelques-uns de ces nœuds méprisables, et s'il avait voulu intriguer avec la Sabatin, ou du moins feindre de l'aimer; mais n'ayant vu en elle qu'une subalterne messaline, il la laissa plongée dans sa fange

habituelle , et s'attacha plus particulièrement au chevalier d'Arc , dont il ne vit que le beau côté. Ce fut l'amour des lettres seulement qui l'unit au chevalier d'Arc , et celui-ci , ne trouvant dans la Dixmerie qu'un littérateur aimable , profita de ses lumières et de sa conversation , et ne songea nullement à lui faire partager sa faveur. Si la Dixmerie avait été un intrigant comme le chevalier d'Arc , tous deux auraient marché de front à la plus haute fortune.

La Dixmerie avait plutôt le goût que l'amour de la renommée : ce goût ne fut point refroidi par l'accueil à peu près glacial que lui avait fait le visir à la main d'argent (*), et tout en attendant les effets de sa sublime protection , il fit d'abord quelques vers de société que les sociétés accueillirent , mais qui ne s'étendirent guères au-delà des cercles de la capitale.

L'usage était alors de faire des épîtres au Roi , qui ne lisait aucune épître. Entraîné par le torrent , la Dixmerie fit des épîtres au Roi , qui ne parvinrent pas même à leur adresse. Le public , qui lit plus que les Rois , distingua , dans ces divers morceaux , un talent naissant pour la poésie ; la Dixmerie le sut et s'en réjouit. Peu lui importait de se faire lire par le Roi , c'était sur-tout par le public qu'il avait voulu se faire lire.

Ce qui distingue sur-tout la manière de la Dixmerie est un goût particulier pour les fictions allégoriques ; il n'écrivait guères que pour donner des leçons de vertu ou pour relever les torts de ceux qui ne la pratiquaient

(*) Saint-Florentin ayant perdu un bras à la chasse s'était fait faire un bras d'argent.

pas , et de peur d'effaroucher ses lecteurs par une trop grande sévérité de principes , semblable à ces esclaves indiens qui ne montraient la vérité qu'à travers les voiles de la fable , il enveloppait très-souvent ses idées des mêmes voiles. De-là naquirent presque en même-temps deux ouvrages aussi ingénieux qu'agréables , l'un intitulé *l'Isle taciturne et l'Isle enjouée* , et l'autre *le Livre d'airain*. Il y relève avec grace quelques ridicules et cache avec non moins de grace la main du censeur. C'est dans ses contes philosophiques et moraux que la Dixmerie a sur-tout prolongé son goût pour les allégories. Les contes philosophiques de la Dixmerie ont été plusieurs fois réimprimés : c'est , de toutes ses productions , celle qui a le plus réussi ; c'est son plus beau titre à la gloire : puis-je espérer que vous voudrez bien me permettre d'en parler un peu plus au long que des autres ?

Vous n'ignorez pas , Messieurs , que , depuis fort long-temps, le Mercure de France est en possession de vous offrir , à chaque ordinaire , un petit conte moral ou non moral , et sur-tout deux ou trois énigmes. La Dixmerie , qui n'aimait point les énigmes , quoiqu'il aimât beaucoup les allégories , laissa les beaux esprits de la province combattre glorieusement dans le champ de l'énigme , et choisit le genre du conte beaucoup plus digne de son talent. Il eut d'autant plus de mérite à tenter quelques victoires dans cette carrière , que M. Marmontel y dominait alors , et que les moindres pas qu'il y faisait étaient marqués par autant de triomphes. Le génie cependant ne peut pas toujours produire ; celui de M. Marmontel paraissait épuisé : il venait de quitter le Mercure , et , livré à d'autres

occupations, il ne travaillait plus pour cet ouvrage périodique : ce fut la Dixmerie qui le remplaça. La Dixmerie sentit à merveille et les dangers et les difficultés d'une telle entreprise; il en convient lui-même dans les lignes suivantes tirées de la préface de ses contes : *Il n'en est pas en littérature comme dans certaines sociétés particulières ; là, tout nouveau venu éclipe, pour l'ordinaire, ceux qui l'ont précédé ; au contraire, tout écrivain qu'un autre a prévenu dans un genre, n'attire que difficilement les regards et plus difficilement les suffrages.* L'expérience n'a prouvé que trop souvent la vérité de ces remarques. Le croirait-on cependant ? Les premiers contes de la Dixmerie ayant été imprimés dans le Mercure, sans nom d'auteur, on les attribua généralement à M. Marmontel, et l'admiration qu'on avait pour celui-ci, s'étendit généralement sur la Dixmerie. *Je doute, ajoute modestement la Dixmerie, que cette méprise pût flatter M. Marmontel ; quant à moi elle me sert d'aiguillon.* Poussé par cet esprit d'émulation, qui ne peut être le partage que du vrai talent, la Dixmerie donna, dans un espace de trois ou quatre années, une trentaine de contes qu'il intitula *philosophiques*, et qui, à tous égards, méritent cette épithète. Me sera-t-il permis de faire de ces contes un parallèle avec ceux de son rival, et d'indiquer rapidement en quoi la Dixmerie surpasse Marmontel, et en quoi il lui est inférieur ? Cette manière de juger en comparant, n'est peut-être pas la plus certaine, mais elle est la plus courte, et je dois moins songer à vous instruire qu'à ne pas vous ennuyer.

Marmontel, à deux ou trois contes près, n'a guères cherché, dans ses contes, qu'à peindre les mœurs du

pays où il vivait, c'est-à-dire, de la France, et lors même qu'il choisit ses acteurs hors de sa patrie, tel que dans *l'Alcibiade* ou *le Moi*, dans *Roxelane* et *les quatre Flacons*, ce sont toujours les mœurs françaises qu'il décrit sous des noms étrangers, et les pompeux ridicules de la capitale qu'il retrace. La Dixmerie, à l'exemple de Marmontel, n'a point dédaigné de peindre les mœurs de ses compatriotes, mais il ne s'en est pas tenu là; il parcourut successivement tous les climats et tous les lieux, et il n'est guères de point du globe, soit ancien, soit moderne, qui ne lui ait fourni d'heureux tableaux et des modèles agréables. La Dixmerie a peint jusqu'aux sauvages, et les a peints avec succès. C'est aux peuples civilisés et corrompus que Marmontel a paru borner ses efforts; et c'est dans le cercle de la société qu'il paraît sans cesse tourner sur lui-même. Le cercle de la Dixmerie est concentrique avec les erreurs de tous les pays, avec les vertus de tous les peuples, et c'est de l'orient à l'occident et du nord au midi qu'il en prolonge le diamètre. Le talent de la Dixmerie suppose une grande connaissance de l'histoire ancienne; celui de Marmontel, une étude particulière de l'histoire du jour ou de celle de la veille. C'est dans les conversations, dans les assemblées brillantes de la cour et de la ville que Marmontel a puisé ses couleurs; la Dixmerie a moissonné des faits et dans la cabane du pauvre, et dans les palais des antiques tyrans, et dans les fêtes publiques de la Grèce et de Rome; c'est aux lois fugitives et légères de la mode que Marmontel se montra fidèle; c'est à l'observation du costume que la Dixmerie s'est attaché. Marmontel a fait dans le dialogue d'heureuses innovations; il est simple et vrai

dans cette partie ; la Dixmerie a donné la préférence aux récits et aux descriptions. Les personnages de la Dixmerie agissent plus , ils sont du moins censés plus agir , et ceux de Marmontel parlent davantage. On a puisé plusieurs sujets de comédie dans les contes de Marmontel , et l'on peut en puiser encore ; ceux de la Dixmerie offrent souvent des sujets de poëme. Marmontel se contente de choisir une action et de la développer autant qu'elle peut l'être ; il n'a , par conséquent , que peu ou point d'épisodes ; la Dixmerie en a plusieurs , et fond quelquefois adroitement cinq ou six actions dans une seule. La Dixmerie , enfin , est l'inventeur des contes épisodiques. *La Corne d'Amalthée* , *l'Anneau de Gigés* et *l'Oracle journalier* en sont la preuve. Marmontel n'a guères inventé que les tirets de ses dialogues ; Marmontel laisse deviner , pour l'ordinaire , la morale qu'il veut qu'on tire de ses contes ; la Dixmerie l'exprime souvent avec précision et clarté , et ne termine presque jamais son roman sans vous dire : J'ai voulu prouver telle ou telle vérité , ou détruire tel ou tel mensonge. Marmontel , enfin , doit plaire beaucoup à ce qu'on appelait autrefois la bonne compagnie ; la Dixmerie doit plaire davantage aux savans de tous les ordres , aux personnes de tous les états. Quant au style de Marmontel et à celui de la Dixmerie , j'oserais croire que celui-ci a plus de profondeur , et l'autre plus d'élégance ; tous les deux sont également naturels , mais la Dixmerie me fait penser plus souvent , et Marmontel me fait plus souvent sourire.

Voici , en peu de mots , l'analyse d'un conte de la Dixmerie : il y a grande apparence que vous le connaissez ; mais il est nécessaire que je vous le

rappelle pour vous rendre présente la manière de la Dixmerie , et pour justifier , du moins en partie , le parallèle que je viens d'en faire avec Marmontel , le plus redoutable de ses rivaux. Ce conte est intitulé *la Corne d'Amalthée* , et c'est la Dixmerie lui-même qui va en faire l'exposition ; je me sers de ses propres paroles : *Depuis dix ans Eumène formait des vœux et n'en était que plus à plaindre ; il désirait tout ce qu'il n'avait pas , et jouissait mal de ce qu'il avait.... fatigué de ses cris , Jupiter ordonne à Mercure de lui porter la corne d'Amalthée. Voici les conditions que le Maître des Dieux mit à cette faveur : Eumène pourra tout obtenir , mais il ne sera exaucé que dix fois ; c'est à lui à ne désirer que ce qui peut le rendre heureux. Mercure obéit ; il descend chez Eumène avec toute l'arrogance d'un valet qu'un protecteur dépêche vers son protégé. Mortel indiscret , lui dit-il , quand cesseras-tu d'importuner les Dieux ? Reçois ce gage de leurs bienfaits , et sois content si tu peux l'être. Il dit , lui laisse la Corne d'Amalthée , et retourne dans les Cieux.*

Eumène, jusqu'à ce moment, n'avait été qu'un simple particulier ; il désire de devenir roi , et , grace à la Corne d'Amalthée , il est élu roi d'une voix unanime. Quoique peu content de son état , Eumène avait des vertus , et même était né avec un grand fond de bienfaisance et de probité naturelles. A peine fut-il sur le trône qu'il fit régner dans ses états la justice , la clémence et la paix. Cette manière de gouverner aurait dû le faire adorer de son peuple ; mais bientôt environné d'ingrats , et sur-tout de mécontents , la couronne lui devient à charge , et il la dépose pour

devenir premier ministre. Un imbécile est à sa place sur le trône ; il ne lui donne que de bons conseils, et il est disgracié. Le commandement des armées le tente ; et, nommé général d'armée, il remporte des victoires dont on ne lui sait aucun gré, et qui le font siffler par une partie du royaume, tandis que l'autre l'élève jusqu'aux nues. Grand-prêtre de Saturne, il prêche avec tolérance ; et tout le clergé de l'empire le trouve trop doux, et cabale pour lui faire ôter sa place. Il préside au sénat ; deux plaideuses, l'une vieille et laide, l'autre jeune et jolie, viennent le solliciter. Il est amoureux de la seconde, mais c'est elle qui a tort ; et il la condamne, et lui fait perdre un procès qui la ruine. Il l'épouse pour la dédommager du mal qu'il lui a fait ; à peine mariée, elle lui préfère, pour se venger, un vieillard septuagénaire et encore plus contrefait qu'il n'était caduc ; Eumène veut s'en plaindre : jouissez, lui dit-elle, du plaisir de condamner les pupilles ; et laissez-moi celui de consoler les vieillards. Eumène, dégoûté du barreau, aspire à être financier, et ne tarde pas à recevoir un bon de fermier-général. Ce dernier état ne le rend pas plus heureux que n'ont fait les autres, et il en change pour devenir Auteur. La Corne d'Amalthée lui a donné tout l'esprit possible, et le talent d'écrire aussi bien en prose qu'en vers ; il fait des poèmes épiques, des tragédies, des comédies admirables. Les censeurs y retranchent ce qu'il y a de meilleur ; les journalistes lui disent des injures pour le reste, et du théâtre il passe dans l'atelier d'un peintre, et s'élève bientôt à la hauteur du talent de Zeuxis ; il fait des tableaux et des statues dignes de l'admiration de tous les âges, et

qui ne lui procurent que des désagrémens. Il juge que l'art du médecin doit consister à guérir des malades; affublé de la robe d'Hippocrate, il rend la vie à plusieurs, et ses envieux cherchent à le tuer par leurs épigrammes. *Ah ! dit-il, puisqu'on s'ennuie sur le trône et sur ses degrés, sous la thiare et sous le casque, dans le temple de Thémis et dans le palais de Plutus, puisqu'un grand poète peut-être honni, un grand artiste dégradé, un jeune médecin baffoué, puisqu'enfin chaque état est sujet aux revers, et qui pis est au dégoût, redevenons ce que nous étions, ce sera, sans doute, ce que nous devons être.* Avant toutefois de rentrer dans son obscurité, il choisit un autre état, et devinez lequel : celui de questionneur. Il interroge tour-à-tour un philosophe stoïcien, un philosophe épicurien, un ermite, un soldat; il leur dit à tous, êtes-vous heureux ? et tous lui prouvent par leur réponse que le bonheur n'est pas ici-bas, ou qu'il n'y est au moins que d'une manière très-imparfaite. Accablé du poids de la Corne d'Amalthée, il la rend à Mercure, qui lui apparaît une seconde fois, et qui, par l'ordre de Jupiter, le conduit dans une vallée délicieuse. Là, Eumène rencontre une jeune personne bien douce, bien candide, qui se mirait au bord de l'eau, et qui se nommait Eupolis. Eumène en devient amoureux comme de raison, et comme de raison il l'épouse et l'emmène dans sa demeure simple et modeste. Voici la morale que tire la Dixmerie de ce conte : Des richesses sans embarras, des besoins et nulle ambition, de l'amour et peu de jalousie, une belle femme qui daigne n'être pas trop coquette, voilà ce qui peut rendre l'homme heureux ; et voilà,

si j'ose le dire , ce qui s'appelle faire un joli conte. Les détails de celui-ci ont des grâces infinies ; il est écrit avec esprit , et cependant avec naturel , et la simplicité s'y allie merveilleusement avec la finesse. Ce n'est pas tout que d'affirmer , me dira-t-on peut-être , il faut des preuves. Eh bien ! en voici : vous venez de voir combien l'invention de la Corne d'Amalthée est heureuse , et pour connaître le style de la Dixmerie , lisez le morceau suivant. Il est tiré du chapitre où Eumène , devenu peintre et sculpteur , s'applique de donner à ses statues et à ses tableaux toute la perfection dont il est capable.

« Eumène , fatigué du genre sublime , presque toujours mal apprécié , devint simple *portraitiste* ; en cette qualité il eut d'autres obstacles à vaincre , d'autres dégoûts à supporter. Un chef des eunuques voulut être représenté en *Achille*. Sa physionomie ne cadrerait pas plus avec ce déguisement que son état. Il se trouva lui-même si ridicule sous cette forme , qu'il s'en prit au peintre , et lui fit essayer toutes les injures qu'un homme de son espèce peut prodiguer , lorsqu'il n'a rien à craindre. Un autre personnage eut recours au talent d'Eumène. C'était un militaire que la nature avait gratifié d'une figure imposante et martiale. Le peintre imita exactement la ressemblance , mais il eut de nouveaux reproches à essayer. Le guerrier ne trouva point sa physionomie assez adoucie. Il voulait être représenté avec des yeux rians , une bouche pincée , un teint délicat , en un mot , sous les traits d'un *Adonis*. Une foule d'autres personnages avaient des prétentions non moins ridicules. Eumène prit le parti de dévouer uniquement ses talens aux femmes , de

qui les agrémens rendent les caprices plus supportables ; mais il les peignait d'après nature , et il déplut même aux plus belles. Une des plus belles et des plus puissantes de la cour , ne lui pardonna point de ne l'avoir fait que jolie. Il voulut juger enfin si l'art de Phidias lui serait plus favorable. Nouveaux succès dans ce genre et nouveaux désagrémens. Chargé de faire une statue de *Vénus* , il est autorisé à prendre les plus belles femmes de la nation pour ses modèles. Presque toutes se flattaient de lui en servir , et de lui en servir seules. Il en choisit d'abord trente , et en offense mille ; parmi ces trente il fait un nouveau choix , n'en réserve que dix et a le surplus pour ennemies. De ces dix même , telle n'a que l'œil de beau qui présente la bouche , telle autre les yeux au lieu de l'oreille , telle autre la main au lieu du pied , etc. Eumène emprunta de chacune d'elles ce qui lui convenait et déplut à toutes. Il fut vivement épris de la plus belle et en avait presque tout imité. Sensible à cette préférence , elle allait s'attendrir en faveur de l'artiste , lorsqu'elle s'aperçut qu'un des ongles de la Déesse n'avait pas été copié d'après un des siens. Elle prétendit garder sa vertu toute entière , si Eumène ne mutilait sur-le-champ sa statue. Il refuse de gâter un chef-d'œuvre , et est refusé à son tour. Ce ne fut pas tout ; la beauté qu'il désobligeait ainsi mit dans ses fers un homme tout-puissant , et qui la laissa jouir de tout son pouvoir. Le premier usage qu'elle en fit fut de condamner le ciseau d'Eumène à ne s'exercer désormais que sur des magots. Il n'eut pas manqué d'occupation. A peine ce bruit fut-il répandu , qu'il vit accourir chez lui une foule d'amateurs du bel air. Tous brûlaient

d'avoir leurs cheminées enrichies de quelques-uns de ses chefs-d'œuvres. Parmi ces aspirans, Eumène remarqua un jeune médecin qui, par le brillant de son équipage, l'élégance de sa personne et la vivacité de ses chevaux, annonçait un médecin accrédité ou prêt à l'être. Il se fit une idée assez agréable de cette profession pour souhaiter et partant obtenir le bonnet doctoral ».

Les contes philosophiques de la Dixmerie prouvèrent qu'il avait de l'imagination et qu'il empruntait heureusement les voiles de l'allégorie pour en revêtir l'austérité de la morale. Il ne tarda pas à prouver, par un autre ouvrage, qu'il avait autant de lumières que de goût, et qu'il savait à-la-fois imiter ses modèles et les peindre. On devinera facilement, à ce léger préambule, que je veux parler ici des deux âges du goût et du génie français, sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Cet ouvrage, en prose et en vers, est précédé d'un discours préliminaire, où la Dixmerie remontant aux premiers âges de notre littérature, en débrouille le chaos avec autant de clarté que de précision, et porte des jugemens solides sur les auteurs que son plan ne lui permettait pas de juger dans son ouvrage. Ce discours réunit la méthode à l'érudition; il est d'un goût sévère, et ne ressemble pas mal à un portique d'ordre toscan qui conduirait à un joli édifice d'ordre corinthien ou ionique. Toujours ami des visions et des allégories, la Dixmerie suppose d'abord que le génie des arts lui apparaît, et voici comment la Dixmerie s'exprime lui-même : (Je gagne tant à le faire parler qu'on ne trouvera pas mauvais que je le cite souvent.)

Des arts le séduisant génie
Soudain se présente à mes yeux :
Sors , dit-il , de ta léthargie ;
Viens voir sur les bords somptueux
La cour du Pinde réunie.

Le génie le conduit ensuite devant un sénat respectable qui s'assemble tous les cent ans pour juger les grands hommes ; il s'assied au milieu du tribunal , et la Dixmerie fait défiler successivement devant lui Corneille , Racine , Molière , Lafontaine , Despréaux , et tous les autres auteurs célèbres qui ont illustré le siècle de Louis XIV. Il peint les uns de profil , les autres de face , quelques-uns aux trois quarts ; mais tous avec vérité, quoiqu'il les peigne en courant, et d'une manière si ressemblante , qu'il n'en est pas un qu'on ne reconnût au premier coup-d'œil , quand même son nom n'y serait pas. Mis en regard avec les grands hommes du siècle de Louis XIV , ceux du siècle de Louis XV ne frappent point la vue moins agréablement , et donnent lieu à des comparaisons d'où résultent le plus souvent une idée nette de leur mérite et une opinion sûre de leur talent. Qu'on se trouve petit quand on se promène au milieu de cette galerie imposante ! Egalement pressé par l'admiration qu'inspirent de tous côtés les têtes vénérables de nos grands hommes , on ressemble à un voyageur égaré dans de profondes vallées , qui ne voit à droite et à gauche que des montagnes , et qui , désespérant de les gravir et d'atteindre leur sommet , se précipite vers la terre et attend qu'une main secourable vienne le tirer de l'abîme. C'est la Dixmerie qui rend ce service au lecteur. La Dixmerie ne dit point assez clairement de quels juges est composé

le tribunal qui, tous les cent ans, s'assemble ; il ne les fait point assez connaître, et il y a quelque obscurité dans cette partie de son ouvrage ; mais il avertit à la fin que c'est un songe qu'il a écrit, et peut-être est-il permis de voir un peu trouble quand on rêve. Ce qui s'entend à merveille, ce sont les conseils que donne de temps en temps le génie des arts à tous ceux qui les cultivent. Ces conseils ont un but moral très-estimable, et ne peuvent que tourner au profit des talens.

L'auteur, rassemblant les débris de ses couleurs, a fondu dans ses notes les divers portraits qu'il n'avait pu qu'ébaucher dans le cours de l'ouvrage même ; il y a développé ce qu'il n'avait pu qu'indiquer, et c'est quelquefois derrière la toile qu'on trouve les modèles tracés avec le plus de naturel ; là, ils sont peints à grands traits, et vous commandent l'admiration et le respect pour la fierté et la noblesse de leur contenance. Derrière la toile, ils vous étonnent moins, mais ils vous plaisent peut-être davantage, et dépouillés de la flamme du génie qui brille autour de leur front, ils inclinent leurs palmes jusqu'à terre, et semblent vous inviter, par leur sourire, à causer familièrement avec eux.

L'auteur des trois siècles de notre littérature, qu'on n'accusera point d'aimer trop à louer, l'abbé Sabathier de Castres, a fait l'éloge de ces notes dans son article *la Dixmerie* ; et si ce n'est pas un grand honneur que d'être loué par l'abbé Sabathier, il a du moins prouvé que l'envie et la mauvaise foi sont quelquefois désarmés par le talent, et qu'une fois au moins Zoïle a été forcé d'être juste.

Vous devez vous rappeler, Messieurs, que l'île de

Délos erra long-temps au gré des eaux , et que c'est , pour ainsi dire , en flottant qu'elle rendit des oracles. Tel a été le sort de la société maçonnique des Neuf-Sœurs. Persécutée long-temps par une Junon , qui n'était pas moins dangereuse et moins vindicative que l'ancienne ; (c'est de la religion des hypocrites que je parle , et sur-tout de la religion des tyrans) persécutée , dis-je , par une puissance invisible et sacrée , la société maçonnique des Neuf-Sœurs exista long-temps sans avoir une demeure fixe , et tint ses séances tantôt dans un lieu , tantôt dans un autre. La Dixmerie , en vrai fils d'Apollon , suivit par-tout ses destinées ; il était présent lorsque Voltaire vint s'y faire recevoir ; et c'est par le quatrain suivant qu'il salua le grand homme , quatrain , qui , depuis , a été mis dans tous les recueils de poésie , et qui ne déparerait point les recueils de Voltaire lui-même.

Qu'au nom de cet illustre frère

Tout maçon triomphe aujourd'hui ;

Il reçoit de nous la lumière ,

Le monde la reçoit de lui.

Je crois avoir déjà dit qu'à la mort de Voltaire la Dixmerie fut choisi , par la société , pour exprimer les regrets que lui causait une pareille perte. La Dixmerie , peu de jours après avoir été honoré d'un pareil emploi , prononça au milieu du deuil et des larmes un éloge de Voltaire , dont chaque phrase , admirée et applaudie , consola presque les auditeurs de la perte qu'ils venaient de faire , ou versa du moins sur leur blessure le baume le plus salutaire. Cet éloge de Voltaire , par la Dixmerie , n'est pas très-connu du public, quoiqu'il ait été

imprimé, et quoique la plupart des journaux en aient rendu compte ; les éloges, en général, sont aussi fugitifs que les satyres, et soit qu'on élève une statue à un grand homme de la veille, soit qu'on brise celle d'un grand homme, déjà vieilli, le public de Paris, distrait par mille objets divers, n'en éprouve guères plus de chagrin que de reconnaissance. La Dixmerie, cependant, a dit dans cet éloge à peu près tout ce qu'il fallait dire, et ce que n'ont pas dit la plupart des auteurs qui ont loué Voltaire après lui, c'est qu'ils ont pillé à la Dixmerie ses idées les plus ingénieuses, et que, sans rien changer au fond, ils se sont contentés de le présenter sous des formes nouvelles. La Dixmerie l'a vu et n'en a rien dit lui-même ; mais ne conviendrez-vous pas, Messieurs, qu'il y a une grande différence entre le silence de l'homme qui vole et le silence de celui qui est volé ?

La Dixmerie était bon et simple, et, à ces titres, il devait aimer beaucoup Montaigne. L'éloge de Voltaire lui avait été commandé ; il se commanda à lui-même celui de Montaigne, ou plutôt il se laissa aller à la reconnaissance que lui avait inspirée le consolateur de tous les chagrins, et cet ami de tous les âges ; et sous le titre d'*Eloge analytique et historique de Michel Montaigne*, il nous a laissé le portrait le plus achevé que nous ayons de ce grand homme. Je n'ai écrit que pour ceux qui savent lire, dit-il, dans la préface de cet éloge, je n'ai donc écrit que pour le petit nombre. Cet éloge de Montaigne n'est, en effet, connu que par un petit nombre de lecteurs, et c'est pourtant un des ouvrages de la Dixmerie qui lui fait le plus d'honneur, Montaigne, philosophe dans ses écrits ; Montaigne,

philosophe dans sa conduite ; voilà ce que la Dixmerie cherche à prouver , et voilà ce qu'il prouve , non pas , je l'avoue , avec cette éloquence , qui éblouit , mais avec cette sagacité qui démontre , et cette justesse d'observation qui persuade. Une finesse gracieuse et philosophique est ce qui distingue , en général , le style de la Dixmerie ; non cette finesse qui consiste à faire jouer puérilement les mots entr'eux , mais cette finesse de rapprochemens et de rapports qui fait naître dans l'esprit des idées auxquelles il ne s'attendait pas , et qui tire des corps en apparence les plus froids de vives étincelles de lumières. Il faut que cette finesse de la Dixmerie ait un charme bien décidé , puisqu'elle ne déplaît point dans l'éloge de Montaigne qui était la naïveté même.

Je vais raconter , à ce sujet , une anecdote qui , si je ne me trompe , trouve ici naturellement sa place.

Le hasard ne m'ayant point jeté dans les sociétés particulières où la Dixmerie allait le plus fréquemment , je n'avais pas eu souvent occasion de le voir , et je n'étais pas lié avec lui par ces nœuds d'une amitié qu'une fréquentation habituelle consolide ordinairement parmi les gens de lettres. Je le voyais cependant quelquefois dans la loge maçonnique des Neuf-Sœurs , et la bienveillance dont il payait l'estime que j'avais pour lui , annonçait assez qu'il n'était pas fâché de me rencontrer et de s'entretenir avec moi. Il y a quelques années qu'ayant envoyé à la censure un petit roman allégorique dont j'ai oublié le titre , il me dit en confidence et avec assez d'humeur , que le censeur qu'on lui avait donné ne voulait point l'approuver , et lui en refusait même une simple permission tacite. Je

connaissais particulièrement ce censeur ; la Dixmerie le savait, et il me pria de solliciter pour lui la permission qui lui était refusée. Je me prêtai volontiers à sa demande, et j'allai voir le lendemain son juge inquisitorial. Pourquoi, lui dis-je en entrant, ne voulez-vous point approuver le roman allégorique de la Dixmerie ? Pourquoi lui faire attendre si long-temps votre paraphe, ou du moins une permission tacite dont il a besoin pour livrer son ouvrage à l'impression ? La Dixmerie est un bon homme ; il n'y a pas à craindre qu'il vous compromette, et vous avez pu voir par les ouvrages qu'il a déjà publiés La Dixmerie un bon homme ! me dit-il, en m'interrompant, la peste ! quelle bonhommie ! si je m'y fiais, nous verrions un beau tapage. Le gros la Dixmerie est la finesse même. Le censeur qui me fit cette réponse n'était point un de ces hommes qui, pour me servir de l'expression d'un comique moderne, ne savent *que censurer et ne savent point écrire* (1). Il était homme de lettres lui-même ; il avait lui-même composé plusieurs ouvrages remplis de philosophie et de grâce, et ce n'était ni par un sot scrupule, ni par ignorance qu'il ne voulait point laisser passer le petit roman allégorique ; mais une pension était attachée à sa place de censeur, et il craignait, en approuvant le petit roman, de perdre la place et la pension. Il le craignait si fort, qu'il ne voulut jamais censurer l'ouvrage de la Dixmerie, et ce ne fut qu'en ayant recours à un censeur qui n'avait

(*) Voyez le Réveil d'Épiménide, jolie comédie en un acte en vers, de M. de Flins des Oliviers, dont j'ai publié l'éloge.

point de pension , que la Dixmerie parvint à jouir du fruit de son travail.

C'est à Fontenelle sur-tout que la Dixmerie ressembloit par ce talent qu'il avoit de dire beaucoup de choses en peu de mots , caractère particulier de la finesse. Et n'aurais-je pas un tort réel de laisser échapper l'occasion qui se présente de vous en fournir la preuve ? L'éloge de Montaigne est suivi d'un dialogue des morts entre Montaigne , Bayle et J.-J. Rousseau , et ce dialogue où la Dixmerie ajoute à la physionomie de Montaigne quelques traits qu'il avoit oublié de saisir , et ce dialogue , dis-je , est absolument dans le genre des dialogues de Fontenelle ; c'est le même cliquetis d'idées et de sentences , si je puis me servir de ce terme ; ce sont les mêmes surprises ménagées au lecteur , et la même adresse pour lui faire adopter des vérités qui lui auraient paru un peu crues sans cette forme. La Dixmerie a eu comme Fontenelle l'art de mettre en opposition des personnages diamétralement opposés , et par le genre de leurs travaux et par le genre de gloire qu'ils ont acquis ; et tous deux , par les résultats ingénieux qu'ils présentent , font ressortir davantage et ce genre particulier de gloire et ce genre particulier de travaux. La Dixmerie ayant une affection tendre pour le dialogue , celui que je viens de citer ne dut pas être le seul qu'il publia , aussi en a-t-on sous son nom un très-grand nombre. La Dixmerie a fait insérer plusieurs dialogues des morts dans le recueil de vos mémoires que vous avez modestement intitulé Tribut , plusieurs dans le Mercure de France , plusieurs dans d'autres feuilles périodiques ; et l'on se souvient encore , non sans

quelque plaisir, de ceux qu'il établit entre la Mode et la Raison, entre Altinous et un Jardinier. La Dixmerie, enfin, a composé à peu près autant de dialogues des morts que Fontenelle; il annonce lui-même dans la préface de ses contes, que son portefeuille en recelait une assez grande quantité; et dans ce genre, osons le dire, il est l'égal de Fontenelle, s'il ne l'a pas surpassé. Il a fait en prose les éloges de Voltaire et de Montaigne, qui lui donnent encore le droit d'être comparé à Fontenelle, et que les bornes de cette séance ne me permettent pas d'analyser, mais que vous devez connaître, et que sans doute vous avez jugés.

J'ai la fantaisie d'établir moi-même un dialogue entre Fontenelle et la Dixmerie, afin de vous faire mieux connaître, s'il est possible, la manière de l'un et de l'autre, afin sur-tout de faire ressortir davantage celle de la Dixmerie. Insérer un dialogue des morts dans l'éloge d'un homme de lettres est une innovation qui vous choquera peut-être; mais une raison puissante doit me le faire pardonner. Ce n'est plus le panégyriste qui va parler, et je vais le faire oublier un moment pour ne vous occuper que du héros.

DIALOGUE

ENTRE FONTENELLE ET LA DIXMERIE.

FONTENELLE.

Quelle est cette ombre qui vient à moi les bras ouverts et le sourire sur les lèvres?

LA DIXMERIE.

Salut, illustre Fontenelle! je m'appelle la Dixmerie;

je vous ai connu là-haut, lorsque vous étiez encore vivant ; lorsque le temps vous forçait à quitter le sceptre de la littérature, je commençais à m'y faire un nom, et maintenant que nous sommes morts tous les deux, permettez que je vous embrasse et que je cause un moment avec vous.

FONTENELLE.

Quoi ! vous êtes la Dixmerie ! votre nom ne m'est pas inconnu. Mercure, le conducteur des ombres, nous a souvent apporté des vers et de la prose de vous. Je les ai lus et relus souvent sous ces ombrages verts, et j'ai sur-tout distingué vos dialogues des morts, quoique j'en ai beaucoup fait moi-même.

LA DIXMERIE.

L'envie n'est pas faite pour un philosophe tel que vous. Jamais, de votre propre aveu, vous n'avez été jaloux de Lamotte, comment pourriez-vous l'être de moi ?

FONTENELLE.

Le diable est quelquefois bien malin, et les beaux esprits n'ayant guère moins de prétentions que les jolies femmes, on ne les a vus que trop souvent se brouiller pour des hémistiches et s'injurier pour des mots.

LA DIXMERIE.

Ce malheur ne nous arrivera point, sage Fontenelle ; vous avez été des trois académies royales, et je n'ai été d'aucune. Vous êtes beaucoup plus savant que moi, et je ne viens auprès de vous que pour m'instruire, et sans la crainte de vous causer le moindre ombrage. Vous



aimez donc réellement mes dialogues ? quelle joie vous me causez de me parler ainsi ! je les ai crus jusqu'à ce moment bien inférieurs aux vôtres , et quoique le public les ait accueillis, je suis bien moins flatté de son suffrage que du vôtre.

FONTENELLE.

J'ai mis en regard , dans mes dialogues , Alexandre et Phriné , Anacréon et Aristote , Auguste et Aretin , Sénèque et Scarron , Brutus et Faustine , et mille autres ; j'ai fait parler les anciens avec les anciens , les modernes avec les modernes , et j'ai mêlé tour à tour les anciens avec les modernes et les modernes avec les anciens.

LA DIXMERIE.

J'ai suivi à peu près la même marche que vous. On entend raisonner , dans mes dialogues , Sémiramis et Jeanne d'Arc , Alsinouis et un Financier , Epictète et Aspasia , Jules-César et Christine de Suède , Auguste et Baron ; quelquefois même j'ai personifié des êtres moraux , et un jour , entr'autres , j'ai forcé la Mode et la Raison de se dire d'assez bonnes vérités.

FONTENELLE.

C'est presque toujours une vérité morale que je fais jaillir du choc des opinions de mes interlocuteurs , et j'énonce ordinairement cette vérité à la fin de mon dialogue , semblable à plusieurs fabulistes qui tirent de leurs apologues une sage affabulation.

LA DIXMERIE.

Je vous imite en ce point religieusement ; une moralité quelconque est toujours à la fin de mes dialogues.

FONTENELLE.

Oui , mon cher la Dixmerie ; mais j'ai lu dernièrement les vôtres et les miens ; je les ai comparés avec exactitude , et les vôtres ont des avantages dont je dois vous prévenir à présent que nous sommes morts , bien sûr que vous n'irez pas le dire à ces coquins de vivans , que , souvent même , la mort ne peut désarmer , et qui viennent , quelquefois , nous chercher querelle jusque dans la tombe. Il y a de la morale dans mes dialogues , mais il y a beaucoup trop d'esprit , et l'on s'aperçoit trop que c'est toujours moi qui parle par la bouche de mes interlocuteurs. Je n'étais pas encore académicien lorsque je fis ces dialogues ; mais on s'aperçoit trop que j'avais le projet de le devenir , et que j'avais plus le dessein de séduire mes futurs confrères que d'éclairer le reste des hommes. Mes personnages , en un mot , ne sont pas peints tels qu'ils étaient réellement ; mais tels que les avait conçus mon imagination subtile et antithétique , et quelquefois même j'altère la vérité et la vraisemblance pour arriver à mon but. Vous êtes plus vrai et plus naturel , et pour amener votre moralité vous ne faites point de mensonge. Votre dialogue est , en général , plus simple et moins forcé que le mien : on voit que vos interlocuteurs ont dû parler , à peu près , comme ils parlent , et n'ayant été membre d'aucune académie , vous n'avez aucun des

défauts d'un académicien. Ce compliment que vous méritez de n'avoir été d'aucune académie, n'est pas le seul que je doive vous faire. Quand on fait parler des morts célèbres, tels qu'Alexandre, Auguste, Charles V, Elisabeth d'Angleterre, Brutus, etc. on devrait, ce me semble, enrichir ses dialogues de grands événemens historiques auxquels ces grands hommes ont donné lieu, et j'ai préféré quelquefois de petites anecdotes incertaines et fabuleuses aux grands événemens historiques. J'ai joué avec de la petite monnaie et je pouvais jouer avec de gros écus; je pouvais montrer mes caractères en face, et à peine les ai-je fait voir de profil. Vous avez profité, mieux que moi, des connaissances historiques, et vos portraits sont plus ressemblans que les miens, parce que vous avez puisé vos couleurs dans de meilleures sources que moi. Une autre qualité qui me manque et que vous avez souvent, c'est la gaieté. J'ai eu beau faire parler Molière, qui était le plus jovial des hommes; Molière est, chez moi, aussi triste qu'un mort, et l'autre jour il m'a grondé de lui avoir donné une physionomie aussi sévère. Vous avez fait parler Molière aussi; mais, chez vous, il est vivant et il m'a fait rire, tout mort que je suis, lorsque je l'ai vu en scène avec Démocrite, que vous lui avez donné pour interlocuteur. Un mérite qu'on ne peut me disputer, c'est la clarté du style, et, en ce point, nous nous ressemblons assez; mais on voit qu'il m'en coûte pour être clair, et vous l'êtes toujours sans effort.

LA DIXMÉRIE.

Je suis confus, en vérité, des éloges que me donne

un homme que j'ai toujours regardé comme mon maître; et, pour prendre ma revanche, je vais à mon tour examiner vos dialogues, et vous verrez s'ils n'ont pas plus de beautés que les miens, et si votre modestie ne mérite pas.....

FONTENELLE.

Oh! trêve de complimens, je vous prie; ce ne sont pas des complimens que je vous ai adressés, mais des résultats que j'ai tirés de faits certains et incontestables. J'aperçois là-bas Lucien qui nous regarde, et s'il nous entendait nous louer mutuellement, c'est alors qu'il nous prendrait l'un et l'autre pour de vrais académiciens. Retirons-nous, croyez moi. C'est lui que nous avons voulu imiter. Prenons garde qu'il ne nous imite à son tour, et ne lui fournissons pas le sujet d'un nouveau dialogue.

Terminons moi-même celui que je viens d'établir entre deux philosophes modernes, et passons aux autres ouvrages de la Dixmerie.

Comme la Dixmerie aimait à cueillir des fleurs dans presque tous les champs de la littérature, le genre du roman n'a pas dû lui échapper, et il a composé quelques romans d'une plus longue étendue que ses contes philosophiques. Ces ouvrages sont assez connus pour que je me dispense d'en rendre compte. En rappelant les titres, c'est en donner l'analyse. Quel est celui de nous, en effet, qui ne se souvient pas du *Sauvage de Taïti aux Français*; de *Toni et Clairette*, qui a eu deux éditions; du *Lutin*, de *la Comète*, de *Laure ou le Danger d'un premier choix*? Ce dernier est celui

qu'on a le plus distingué, et vous n'en êtes pas surpris, Messieurs. La Dixmerie y peint les mœurs du siècle avec vérité, et quelquefois encore avec énergie. La Dixmerie, il faut le dire, n'était pas extrêmement passionné. Son ame paisible et même froide n'a jamais été ouverte aux orages de l'amour, et son but était plutôt de faire sourire que de faire pleurer, d'amuser que d'attendrir, et d'instruire que d'intéresser. Il y a pourtant quelques lettres qui respirent le plus doux sentiment dans les *Lettres de Laure à Emilie*, et les lettres semblent quelquefois appeler les larmes sur les bords des paupières, si elles ne les font pas couler.

Deux autres romans, qui ne sont pas en forme de lettres, mais en forme prophétique, si je puis m'exprimer ainsi, ont fait encore quelque honneur au talent de la Dixmerie : l'un est intitulé *la Sybille gauloise ou la France telle qu'elle fut, telle qu'elle est, et telle, à peu près, qu'elle pourra être*; et l'autre *le Géant Isoire, sire de Montsouris*. La Dixmerie suppose que ces deux ouvrages sont traduits du Celte, et quoique personne ne les ait regardés comme des traductions, ils ont pourtant un air d'antiquité qui ne messied pas aux gens qui veulent avoir l'air de rendre des oracles. On sait que les faiseurs d'oracles se sont toujours enveloppés d'ombres mystérieuses pour se rendre plus vénérables, et la Dixmerie possédait assez bien cet art-là; il allègue des raisons ingénieuses dans ses préfaces pour prouver que ce ce n'est pas lui qui parle, mais de véritables devins, et l'on croirait presque qu'il a trouvé ses manuscrits dans de vieux monumens, plutôt que dans son génie. Numa eut sa nymphe, Socrate son démon et Brutus son génie; la Dixmerie a voulu, à toute

Force , avoir sa druidesse qu'il appelle *Adéma* ; il la place au moment où parurent successivement dans les Gaules plusieurs peuples barbares dont le nom était auparavant ignoré, et dont l'origine ne fut jamais bien connue. Il lui fait débrouiller ce cahos de notre histoire en grand style pompeux et métaphorique ; c'est-à-dire , en style d'oracles , et mettant bientôt au futur ce qui, pour nous , est au passé, la druidesse fait, dans le même style , les portraits de nos rois jusqu'à Louis XVI , et raconte brièvement les principaux événemens et les diverses révolutions qui ont eu lieu sous leur règne. On voit paraître là , comme dans une lanterne magique , le roi Clovis , les Maires du Palais , les rois Fainéans , Hugues Capet , François I^{er}. , Henri IV , Louis XIV , etc. Mais les figures d'une lanterne magique ne font que passer légèrement sur la muraille. Et comme à la suite des *deux âges du goût* , la Dixmerie a mis des notes à la suite de sa *Sybillle gauloise* , où il développe ce que la Sybillle n'a fait qu'indiquer. Ces notes sont historiques, et pour la plupart très-sages et très-lumineuses. Elles prouvent que la Dixmerie était très-versé dans la connaissance de notre histoire , et qu'il aurait pu l'écrire avec succès. On croit le voir dans ces notes , une baguette à la main , vous désigner tous les personnages de sa lanterne magique , et vous dire , non plus en style d'oracles , mais en style de Mézerai ou de Péréfixe ; celui-ci est Henri IV : il avait telle ou telle vertu ; il a fait telle ou telle faute. Celui-ci est François I^{er}. qui s'est rendu recommandable par telle ou telle action , blâmable par telle ou telle étourderie , et ainsi des autres. Deviner ce qui s'est passé en

France , depuis l'établissement de la Monarchie n'est pas un talent bien difficile , et la Dixmerie l'a peinte assez bien telle qu'elle fut et telle qu'elle est. La troisième partie de sa tâche était moins aisée à remplir ; aussi l'a-t-il faiblement remplie : osons dire plus , il l'a totalement manquée. Il y a dans son *Géant Isoire* une certaine Barasine qui, par le moyen d'une caraffe prophétesse s'avise aussi de faire des prédictions , et ces prédictions ne disent rien de la révolution étonnante qui vient de se passer sous nos yeux. Les lettres de cachet abolies , les prisons d'état renversées et le peuple dansant sur les débris de la Bastille : qu'ai-je dit ? La religion chrétienne régénérée ou plutôt ramenée à sa bonté et à sa simplicité primitives ; le lien de la féodalité enchaîné des mains de la justice ; la justice , elle-même , reprenant son antique balance des mains même de l'égalité ; le soc de Triptolême , couronné des lauriers de la victoire , liés par le ruban tricolor ; les chaînes de l'imprimerie brisées et la pensée volant d'un pôle à l'autre , sur les ailes de la liberté ; le monstre , nommé *Fisc* , rugissant dans les liens d'une économie sévère ; les armées victorieuses au dehors , et les habitans des villes jouissant de tous les charmes de la paix et de la concorde ; le littérateur s'élançant au-delà des bornes de la routine ; la peinture , sur-tout , créant des chefs-d'œuvre aussi rapidement qu'autrefois elle les concevait ; tous les arts encouragés ; les vertus récompensées. Il fallait , pour deviner tout cela , être plus fin que la druidesse de la Dixmerie , plus que sa caraffe prophétesse , et plus que la Dixmerie lui-même , quoique le caractère dominant de son esprit fût la finesse.

A ce défaut près, qui n'est que négatif dans le *Géant Isoire*, ce roman présente des tableaux ingénieux; et je ne doute pas qu'à la faveur des aventures les plus extraordinaires et les plus merveilleuses, la Dixmerie n'ait voulu y peindre les abus de la cour de Louis XV. Ily a là un certain Ambigat, roi de la Gaule Celtique, lequel régnait à Lutèce, et un certain Ananax, ministre d'Ambigat, lesquels nous rappellent l'un et l'autre des modèles que nous avons pu connaître, et qui ne sont pas morts depuis bien long-temps. *Ambigat*, dit la Dixmerie, *ne voyait, ne pensait, n'agissait, ne craignait, ne croyait que par Ananax; il se figurait vouloir telle chose, et c'était Ananax qui le voulait; il s'imaginait régner, et c'était Ananax qui régnait.* Que dites-vous de ce portrait, Messieurs? croyez-vous que pour deviner les originaux il faille mettre les noms au bas?

Ce qui ajoute un agrément de plus au roman du *Géant Isoire*, c'est qu'il est en prose et en vers. La Dixmerie a prouvé plus d'une fois son talent pour ces sortes de mélanges, et plus d'une fois, en ce genre, il a eu le bonheur de satisfaire tous les goûts. Je passe, pour vous en convaincre, à ses poésies fugitives. Est-il rien, par exemple, de plus agréable et de plus ingénieux, que le conte de *Diane et Endymion*, inséré il y a quelques années dans l'Almanach des Muses? Diane était jolie, vous ne l'ignorez pas, Messieurs, et qu'on soit femme ou déesse, on a beaucoup d'amans quand on est jolie; mais Diane était insensible quoique jolie: d'autres ont prétendu qu'elle était prude, et peut-être l'aurais-je dit à mon tour, si mon respect pour la divinité ne m'empêchait

de répéter le blasphème. Diane , quoi qu'il en soit , avait un millier d'amans , et voulait n'en écouter aucun. Que dis-je ! ses rigueurs les faisaient mourir à petit feu , et elle n'en concevait aucune peine. Ce qui est violent ne dure pas , et l'Amour pour se venger de la déesse , la rendit éprise du jeune Endimion , berger aussi beau que le jour , mais aussi craintif que timide. Diane l'aperçoit un soir dormant au clair de la lune ; elle s'arrête pour le contempler à travers les feuillages , et voudrait bien demeurer là toute la nuit ; mais la destinée lui ordonne impérieusement de terminer sa carrière. Quelles raisons donna-t-elle pour s'excuser sur le retard du jour ?

Eh quoi ! n'a-t-on pas vu l'Aurore ,
 Dit-elle , pour Titon sentir la même ardeur ?
 Le jour en vint plus tard , le monde était en peine ;
 Mais le ciel n'en fit aucun bruit.
 Jupiter , à son tour , près de la belle Alcmène
 De trois mortelles nuits allongea la semaine ;
 Je puis bien , d'un instant , allonger cette nuit.

Rassurée par ces réflexions , à peine le berger est éveillé qu'elle se présente à lui avec tous ses charmes. Mais le croirait-on ? plus ébloui qu'ému , le berger fuit la déesse , et va se retrancher contr'elle dans le creux d'un rocher. Diane le suit avec ardeur , parvient même à dissiper ses craintes , et voici comment la Dixmerie termine ce petit conte :

Rassure-toi , berger timide ,
 Lui dit , en souriant , la jeune déité :
 Le sourire de la beauté
 Fait d'un amant tremblant , un héros intrépide ;

Endimion le deviendra ,
 Déjà Diane en voit le doux présage.
 On ne dit point ce qu'il fit par delà ;
 Mais si la fable est un sûr témoignage ,
 La nuit fut longue ce jour-là.

Dût-on m'accuser de me répéter en parlant de la Dixmerie, je vous le demande, Messieurs, existe-t-il dans notre langue un conte qui soit terminé plus finement, et n'ai-je pas eu raison de dire que la finesse gracieuse et philosophique était sur-tout le caractère de son talent ?

Je pourrais encore citer ou plutôt vous rappeler plusieurs autres poésies agréables de la Dixmerie ; mais vous les connaissez toutes aussi bien que moi, et le papillon ne doit jamais s'appesantir même en voltigeant sur les roses.... Une dernière fleur se présente cependant, et celle-ci donnant la clef du caractère moral de la Dixmerie, permettez que je l'effeuille sous vos yeux, et que ses parfums délicats viennent embaumer, s'il est possible, les dernières pages de cet éloge. Cette fleur d'esprit de la Dixmerie est intitulée : *Épître à ma nourrice qui ne fut jamais mariée.*

Si j'en crois certain vieux dicton ,
 L'événement le plus critique
 A quelque chose est toujours bon.
 Oui, n'en déplaie à la chronique,
 De qui tu reçois maint lardon ,
 Bien m'en prit qu'à l'honneur pudique
 Ta douce humeur ait fait faux bond.

Né sous de rigoureux auspices ,
 Comme une fleur dans la saison
 Où Zéphir cède à l'aquilon
 Les champs dont il fait ses délices ,

De mes jours les tristes prémices
 Touchaient à leur destruction ,
 Et chez trois robustes nourrices
 J'expirais d'inanition.

Par un penchant au monde utile ,
 Mais qui pouvait m'être fatal ,
 Toutes aux droits de leur pupille
 Préféraient le droit conjugal.
 Dans cette pénible occurrence
 Dont mes cris accusaient le sort ,
 Tu vins secourir mon enfance ,
 Ta chute fut mon reconfort.

Aussi ne crains pas que ma bouche
 Te reproche un si doux forfait.
 Comme toi , je suis peu farouche
 Et l'indulgence est bien mon fait ;
 Toujours à l'humaine faiblesse
 Mon cœur se plut à compatir.
 J'ose sermoner notre espèce ,
 Mais en lui vantant la sagesse
 Je respecte encor le plaisir.

Hélas ! il est si peu durable
 Et le malheur est si constant !
 Quoi ! cet esclave haletant ,
 Courbé sous le poids qui l'accable ,
 A nos yeux sera-t-il coupable
 Pour le déposer un instant ?
 Non , crois-moi , la philosophie ,
 Qu'en passant j'aime à professer ,
 N'a rien de la misanthropie ,
 Grand mot qui peut t'embarrasser ?

Expliquons-nous , un misanthrope
 Est un mortel né pour haïr ,
 Qu'un triste nuage enveloppe ,
 Qui censure au lieu de jouir ,

Que tout afflige et scandalise ,
Qui joint l'envie à la hauteur ,
L'impertinence à la franchise ;
Qui ne sourit que par humeur
Et n'approuve que par méprise.
On sait qu'un pareil animal
Des animaux est bien le pire ;
Quel est son but ? C'est qu'il aspire
A l'honneur d'être original.
A l'honneur d'être sa copie
On ne me voit point aspirer ,
Sur les pas de sa bonhomie
Il vaut encor mieux s'égarer.
Il vaut encor mieux préférer
A cette âpre et dure manie
Qui s'obstine à tout déchirer ,
L'indulgente philanthropie ,
Autre mot qui va t'effrayer ,
Et que ton esprit routinier
Doit prendre pour de la magie.

Mais cesse d'invoquer les saints ;
Un philanthrope , en clair langage ,
Est l'ami de tous les humains ;
C'est un fou , s'il n'est pas un sage.
Il sait tolérer les travers ;
Il sait excuser les faiblesses.
A l'un il passe les grands airs ,
A l'autre de feintes caresses.
Il fait grace aux nombreux défauts
D'un sexe en tout point variable ,
Et lui pardonne d'être faux
Pourvu qu'il soit encore aimable.

Hélas ! pour notre châtiment ,
Il est à-la-fois l'un et l'autre ;
Quiconque le suit constamment
En est le martyr et l'apôtre.

On dit que dans tes jeunes ans
 Tu fus tendre et non pas volage ;
 On dit qu'alors c'était l'usage ,
 L'usage change avec le temps.
 Tu te permis dans un village ,
 Ce qu'à la ville on se permet ;
 Mais ton cœur , au fond toujours sage ,
 Chérit toujours le même objet.
 Ici , l'on ose davantage :
 Ici , l'amour tient de ces jeux
 Où le dé règle notre place.
 Vient-il un joueur plus heureux ?
 Tout est dit : cet autre vous chasse.
 Que faire alors ? se pendra-t-on ?
 L'honneur défend le suicide.
 J'ai dit l'honneur , c'est la raison.
 Il faut laisser une perfide ,
 Tromper son nouveau Céladon.
 Il faut imiter son exemple.
 Et porter ailleurs son encens.
 Le dieu qui reçoit mes présens
 Est le dieu dont j'aime le temple :
 Bon soir aux dieux indifférens.

Ainsi donc , ma pauvre Martine ,
 Console-toi d'un vieux péché ;
 Ne crains pas que le ciel fulmine ,
 De tes regrets il fut touché.
 La rechûte n'est plus à craindre ;
 En vain tu voudrais t'en flatter :
 Je n'ose t'en féliciter ,
 Mais j'oserais presque te plaindre.

C'est avec des bagatelles aussi ingénieuses , avec des contes philosophiques et des dialogues des morts , que durant 16 ou 17 ans , la Dixmerie a alimenté le Mercure de France. Il a fait l'Avant-coureur pendant

deux années ; il a travaillé à l'Observateur littéraire , à l'Espagne littéraire , 4 volumes in-12 , chez Lacombe ; et combien les éditeurs de la Bibliothèque des romans ont souvent moissonné les plus jolies fleurs dans son porte-feuille ! Connaissant l'imagination gracieuse de la Dixmerie , et son talent pour la narration , ils n'ont eu garde d'oublier cette mine précieuse et féconde , et la Bibliothèque des romans ne s'enorgueillit pas moins des productions de la Dixmerie , que de celles de nos plus ingénieux romanciers.

Je crois avoir déjà dit , Messieurs , que la Dixmerie avait beaucoup de ressemblance avec Lafontaine dont il fut le compatriote. Permettez , qu'en finissant , je jette un coup-d'œil rapide sur la vie de la Dixmerie. Elle vous prouvera mieux encore qu'il était le plus doux , le plus indulgent , en un mot , le meilleur des hommes.

Vous avez dû voir , par quelques faits déjà cités , que la Dixmerie était l'homme le plus indifférent sur l'article de la fortune ; vous avez dû voir qu'il aurait pu devenir riche , et qu'il vécut pauvre parce qu'il le voulut. Eh bien ! cet homme qui avait si peu d'argent était la bienfaisance même , et la plus grande de toutes ses peines fut toujours de ne pouvoir soulager celles de tous les malheureux. Une de ses plus chères occupations était de visiter les prisonniers , et quand il ne pouvait pas leur donner de l'argent , il composait pour leur défense des mémoires éloquens qu'il faisait vendre à leur profit , et leur prodiguait ainsi avec délicatesse les trésors de son génie.

Un scélérat a existé , il y a plusieurs années , qui , condamné par les juges d'alors au double supplice de

la roue et du feu , subit l'un et l'autre avec un grand courage , et en protestant de son innocence jusqu'à son dernier moment. Je crois fermement que ce scélérat avait mérité son arrêt, et ma plume se refuse à tracer son nom exécrationnel ; mais ce n'est point (*) de lui qu'il est ici question ; c'est de sa femme.

Les juges n'ayant pas assez de probabilités ou de preuves , car ils ont malheureusement confondu quelquefois les unes avec les autres ; les juges , dis-je , n'ayant point assez de preuves pour condamner M^{me}. Desrués aux mêmes supplices que son mari , la renvoyèrent , après un mûr examen , à un plus amplement informé d'un an , en gardant prison. Quoiqu'il y eût loin de cette peine à celle que venait de subir son mari , M^{me}. Desrués , extrêmement sensible à la honte , perdit toute connaissance à la simple annonce de ce jugement , et faillit d'être étouffée par une violente hémorragie. Sa situation aurait dû intéresser tout le monde ; mais , le préjugé des peines infamantes existant alors dans toute sa vigueur , peu de personnes en furent touchées sincèrement. On craignait de partager son opprobre en soulageant son infortune , et les mains de l'opulence restèrent inhumainement fermées , et les langues des orateurs ne se délièrent point.

Il y a , dans Paris plus qu'ailleurs , de certains hommes que le ciel a doués pour le bien d'une activité prodigieuse , et qui , toujours allant et venant , se trouvent toujours sur la route de ceux qui ont le dessein de le

(*) Quelques personnes , par haine pour le Parlement , ont prétendu que Desrués n'était pas coupable , et qu'il n'y avait eu , contre lui , que des probabilités.

faire. Tel est un des membres de cette société, qui m'a défendu de le nommer, et dont le nom m'échappe malgré sa défense; tel est M^r. l'abbé Cordier. A peine le jugement sur la Desrues fut porté, qu'il rencontra la Dixmerie. Il n'était point imbu, celui-ci, du triste préjugé dont je viens de parler. Il ne croyait pas qu'on fût criminel parce qu'on était le parent ou l'allié d'un individu qui avait commis un crime. Je crois M^{me}. Desrues innocente, dit-il à l'abbé Cordier, d'un ton pénétré, et j'ai bien peur, mon cher ami, qu'au bout de son année de prison, il n'arrive contr'elle des probabilités spécieuses, et qu'elle soit condamnée comme coupable. Une innocente que l'on peut justifier! Vous sentez de quelle importance est une pareille cause. Ne pourrions-nous pénétrer dans la prison de M^{me}. Desrues? ne pourrions-nous la voir? l'interroger? obtenir d'elle ses moyens de défense, en faire usage promptement, et sauver à cette infortunée l'honneur et la vie? Frappé de ces demandes accumulées, l'abbé Cordier se donne à peine le temps d'y répondre; il quitte la Dixmerie, il part comme un trait, il vole, et le voilà introduit, je ne sais comment, dans l'affreuse prison de M^{me}. Desrues. Il l'interroge, obtient d'elle ses moyens de défense, et les porte en triomphe à la Dixmerie. Quelle bonne fortune pour l'un et l'autre! La Dixmerie, d'après ces moyens, fait en vingt-quatre heures un mémoire éloquent, l'envoie aux juges, le répand dans le public avec profusion, le fait vendre au profit de l'accusée, et, ne pouvant l'aider de sa bourse, lui prodigue, une seconde fois, avec délicatesse, les trésors de son génie. Un fait est consigné dans ce mémoire que j'ai sous les yeux, et

qui ne manqua pas de redoubler le zèle de la Dixmerie, M^{me}. Desrues était enceinte, et qu'on juge de la joie de la Dixmerie, quand il apprit qu'au lieu d'un seul innocent il pouvait en sauver deux !

La calomnie, cependant, cette noire déesse pour qui rien n'est sacré, et qui n'épargne pas même les malheureux qui sont ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, la calomnie affaiblit peu à peu l'heureux effet qu'avait produit le premier mémoire de la Dixmerie ; il s'en aperçut avec douleur, et voici comme il le raconte lui-même par la bouche de M^{me}. Desrues, qu'il fait parler. *Mais tandis que la pitié s'endort, la malignité veille ; elle me poursuit jusqu'au pied des tribunaux, jusque dans les horreurs de ma prison : elle m'eût poursuivie jusque sur le bûcher même, si elle avait pu m'y conduire ; chaque jour voit éclore une accusation, une imposture nouvelle. On arme contre moi toutes les bouches de la calomnie : elle peut tout puisque je suis dans les fers. Je ressemble à ces malheureuses victimes que le féroce Caraïbe attache au poteau qui doit leur servir de bûcher, et qu'il perce de ses traits avant de les livrer aux flammes.*

Ces impostures accumulées et suivies même de faux témoignages venaient de ramener à leur sévérité naturelle les juges que le premier mémoire de la Dixmerie avait d'abord adoucis. La Dixmerie voit, avec effroi, le glaive de la justice suspendu par un fil léger sur la tête de sa cliente infortunée. Tout n'avait pas été dit dans le premier mémoire : il recueille des faits nouveaux pour la disculper ; il s'arme d'une éloquence nouvelle pour sauver à-la-fois une mère et son enfant dans les fers. L'aspect de cet enfant et de cette mère,

qui l'implorent, lui donne la voix d'un Dieu; il tonne dans un second plaidoyer contre la prévention, la calomnie et l'ignorance qui attendaient leur victime, et les juges, effrayés par tout ce qu'a d'imposant l'auguste humanité qui plaide pour l'innocence, n'osent point condamner à mort M^{me}. Desrues; ils respectent la vie de l'enfant qui respire dans son sein, et la Dixmerie a le bonheur d'épargner un double crime à ces juges prévenus, et de rendre la vie à la mère qui allait la perdre, et à l'enfant qui allait la recevoir.

Vous savez, Messieurs, que les Vestales jouissaient autrefois du doux et honorable privilège de sauver la vie aux criminels condamnés à mort, que le hasard conduisait sur leur passage, ne dirait-on pas que le génie se l'est arrogé sans qu'on le lui donne. Ah! puisse-t-il le conserver toujours! Le génie et la vertu ne devraient-ils pas être toujours les deux puissances les plus fortes de la terre? Et vous, dieux immortels, si jamais l'un de nous est accusé sans être coupable, si jamais il est traîné en prison par les satellites des oppresseurs, faites, je vous en supplie, oh! faites qu'il rencontre un la Dixmerie sur son chemin, et je ne craindrai pas long-temps pour sa liberté, et je ne craindrai jamais rien pour sa vie!

Faire en peu de jours deux mémoires éloquens pour arracher deux victimes à la mort ou à la honte, supposait dans la Dixmerie une activité peu commune; mais il n'y avait que d'aussi grands intérêts qui pussent le tirer de son indifférence habituelle et de son extrême insouciance pour toutes les choses de la vie. Il joignait à cette insouciance une très-grande paresse, sur-tout pour répondre aux lettres qu'on lui écrivait;

et , de son aveu même , il était quelquefois cinq ou six mois sans répondre. Cette ressemblance de plus qu'il avait avec le bon Lafontaine , me rappelle un trait que je vais vous rapporter , et qui jettera un jour nouveau sur son caractère moral.

Un de ses amis , absent depuis un an de la capitale où la Dixmerie était resté , lui avait déjà écrit plusieurs lettres pour lui demander des nouvelles de sa santé et de ses affaires. La Dixmerie n'avait point répondu , selon son usage ; inquiet et véritablement affligé de son silence , cet ami écrit alors à une autre personne de la capitale , et la prie , si la Dixmerie n'est pas mort , d'aller le gronder de sa part , et de lui faire de vifs reproches sur sa négligence. Cette personne s'acquitte aussitôt de la commission , et , touché de ses remontrances , la Dixmerie prend la plume nonchalamment et écrit ce billet à son ami :

« Ne soyez plus en peine , mon ami , je ne suis pas » mort , Dieu merci : je me porte encore assez bien ; » et je vous écrit ce billet pour vous dire que je vous » écrirai plus au long la semaine prochaine ». La semaine suivante arriva , et la Dixmerie n'écrivit point. Une seconde , une troisième , un quatrième lui succédèrent et la Dixmerie est encore à répondre.

Cette nonchalance pour ses amis absens ne supposait pas qu'il eût cessé de les aimer ; et présens , ils ne manquaient pas de reprendre sur lui tout leur empire. Ceux même qui voulaient en abuser , trouvaient la Dixmerie assez disposé à les laisser faire , et comme il lui paraissait plus doux d'être gouverné que de gouverner lui-même , il a fait plus souvent la volonté de ses amis que la sienne propre. Saint-Foi , par exemple ,

avait pris sur lui un tel ascendant , que la Dixmerie tremblait au moindre mot un peu dur qui sortait de sa bouche ; et Saint-Foix étant le plus bourru , le plus inquiet et le plus brusque des hommes , vous sentez combien la Dixmerie avait souvent occasion de trembler ; à cette crainte que l'on a pour les tyrans en amitié , la Dixmerie joignait un autre sentiment que ces tyrans quelquefois inspirent , et que plus souvent ils arrachent , celui d'une extrême docilité et d'une obéissance aveugle. Saint-Foix ne pouvant vivre ni avec la Dixmerie , ni sans la Dixmerie , Saint - Foix était - il privé de la vue de la Dixmerie , il s'impatientait , il gémissait de n'être point auprès de lui. Allait-il le voir ou le rencontrait-il même , par hasard , c'était pour le gronder ou lui faire des reproches , et le calme la Dixmerie n'était jamais fâché , mais toujours tranquille , et le bon la Dixmerie supportait tout sans se plaindre. Un jour , ils étaient ensemble au parterre de l'Opéra. Saint-Foix , se rappelant qu'il avait une affaire qui l'obligeait d'en sortir , promit à la Dixmerie de venir le reprendre avant que l'Opera finît , et la Dixmerie lui promit de l'attendre. Le spectacle continue et Saint - Foix ne revient point. Le spectacle fini , tout le monde s'en va , et Saint - Foix n'est point revenu. Que fait alors la Dixmerie ? il s'établit seul au milieu du parterre , et comme il y avait plusieurs portes , il a les yeux sur toutes alternativement , pour voir si M. Saint-Foix ne reviendra point. Une demie-heure s'écoule et le bon la Dixmerie attendait toujours avec fidélité , et sans la moindre impatience. Enfin , un valet de théâtre , chargé de fermer les portes , arrive un flambeau à la main , et trouvant un homme seul et d'une

taille presque démesurée , debout au milieu du parterre , que faites-vous ici , lui dit-il , avec un ton moitié effrayé , moitié menaçant ? J'attends M. de Saint-Foix , lui répondit naïvement la Dixmerie , s'imaginant que tout le monde devait connaître son ami.

Le trait suivant ne prouve pas moins de bonhomie , et me permettez-vous , Messieurs , de l'ajouter au précédent ? La Dixmerie a demeuré long-temps chez son imprimeur , qui était en même temps son ami , et il n'avait pas alors d'autre table que la sienne. Cet imprimeur ayant un jour invité à dîner plusieurs personnes , on dina à l'heure ordinaire ; mais la Dixmerie se levant très-tard , cette heure ordinaire n'était pas tout-à-fait celle qui lui convenait. Il arrive après tout le monde , et déjà tout le monde était à table. Il trouva son couvert mis et une chaise qui l'attendait. Cette chaise , un peu avancée sous la table , n'était point vue en entier des convives ; c'est une circonstance qu'il faut remarquer. La Dixmerie la prend pour s'asseoir , lorsqu'éprouvant un certain poids et une sorte de résistance , il se baisse pour regarder , et aperçoit un gros chat qui , arrondi sur lui-même , y dormait tranquillement et sans causer la moindre gêne à personne. Il n'y avait que cette chaise dans l'appartement , et pour ne point déranger le pacifique dormeur , la Dixmerie mangea debout tout le long du repas. Pourquoi donc ne vous asseyez-vous pas , lui dit à plusieurs reprises la compagnie ? Oh ! dit-il , je suis un peu pressé , on donne aujourd'hui une pièce nouvelle et je pourrais l'oublier si j'étais assis ; j'ai plus de mémoire quand je suis debout : et le dîner étant achevé , il salua gracieusement tout le monde ,

et alla voir la pièce nouvelle. Qu'on juge de la surprise et du rire inextinguible des convives, lorsque, se levant de table, ils découvrirent que c'était pour ne pas troubler le sommeil du gros chat, que la Dixmerie avait mangé debout. Respecter le sommeil d'un chat comme si c'eût été un homme ! A ce trait touchant de simplicité et de justice, ne serait-on pas tenté de croire, Messieurs, que la Dixmerie étendait les droits de l'homme jusque sur les bêtes ?

Les diverses anecdotes que je viens de raconter, vous paraîtront minutieuses peut-être, mais elles font connaître l'homme, et j'ai cru qu'elles n'étaient pas à négliger. Vous savez que Plutarque en rapporte quelquefois de pareilles, et qu'avais-je à faire de mieux que d'imiter Plutarque ? Je pourrais, à son exemple, en rapporter plusieurs autres, mais plus mon sujet est riche, plus je dois craindre de l'épuiser, et des auditeurs aussi éclairés que vous jugeront la Dixmerie par ce que j'ai dit, et sauront me tenir compte de ce que je ne dis pas.

Simple et bon comme Lafontaine, la Dixmerie était digne, comme Lafontaine, de trouver un ami; et ce bonheur, le premier de tous, fut connu de la Dixmerie. Ayant toujours dédaigné la fortune, vous sentez que la fortune le dédaigna. Ayant sur-tout abandonné à ses parens tout ce qui lui revenait de son patrimoine, il n'avait guères pour vivre que le produit de ses ouvrages qui se réduisait à peu près à rien, et une pension de 1,200 livres sur le Mercure, qui n'était guères au-dessus. Ses contes philosophiques, dont le Mercure s'était enrichi, lui avaient valu ce petit bien-être; et je dois, comme historien, convenir

que M^r. de S^r.-Florentin contribua à le lui procurer. Il en jouissait modestement , lorsque la révolution arriva. Les petits doivent succomber là où les grands périclent , et cette révolution ayant renversé les fortunes les plus considérables , il était bien difficile que celle de la Dixmerie lui resistât. Forcé par les circonstances de résilier la plupart des engagements qu'il avait pris avec les gens de lettres , M^r. Pankouke , possesseur du Mercure , a été obligé de réduire et même de supprimer les traitemens qu'il leur faisait sur le produit de ce journal. M^r. la Dixmerie , enveloppé dans la disgrâce commune , et se voyant sans ressource pour sa vieillesse , commençait à perdre tout espoir , et deux ou trois jours après sa mort , M^r. Jauffret , membre de cette société , a fait insérer dans la Chronique de Paris une note par laquelle il nous apprend que M^r. du Vaucelles , autre membre de cette société , alla trouver la Dixmerie au moment où il fut privé de sa pension sur le Mercure , la lui constitua pour toute sa vie , et lui en paya le premier quartier. L'événement ne s'est pas passé tout-à-fait ainsi , et voici comment M^r. du Vaucelles le raconte lui-même dans une lettre à M^r. Jauffret , qu'il m'a confiée , et que je vais transcrire :

L E T T R E A M^r. J A U F F R E T.

Je vous dois , Monsieur , un remerciement pour l'attention que vous avez eue de faire insérer dans la Chronique , un article qui me concerne à l'occasion de M^r. la Dixmerie , mort trop tôt pour la vraie philosophie , les lettres et l'humanité. Plus je
suis